

Decembre 2000

PATRIMOINE MONDIAL

SEPT ÉCRIVAINS AUX PAYS DES MERVEILLES

**Jérusalem:
aux sources
des passions**

**Corée du Sud
et Thaïlande: haro
sur la corruption**

**Ian Tattersall:
le labyrinthe de
l'évolution humaine**

Afrique CFA:1000 F.CFA,Antilles:18 FF, Belgique:160 FB,
Canada:3,95\$ Can, Espagne:550 Ptas, USA:4,25 \$US,
Luxembourg:154 F.Lux, Portugal:700 Esc, Suisse:6,20 FS,
United Kingdom:2,5£, Maroc:20 DH.

N 1205 - 12 - 22,00 F



retrouvez
sur rfi
*le temps
des écoles*
d'emmanuelle
bastide.

le vendredi à 15h10*.

- la vie de l'École et des universités dans le monde
- des reportages et des témoignages
- des infos pratiques pour aider les étudiants du monde entier.

*heure de Paris

www.rfi.fr

Éditions UNESCO



La Méditerranée : modernité plurielle

■ Creuset de civilisations, lieu de toutes les tensions et de tous les risques, la Méditerranée présente les caractéristiques du laboratoire idéal pour un avenir de paix.

■ Un regard global sur le bassin méditerranéen, des contributions d'auteurs de différentes disciplines.

■ Un éclairage sur les thèmes de l'eau, de l'agriculture et de l'énergie solaire, des droits de l'homme, du développement et des religions.



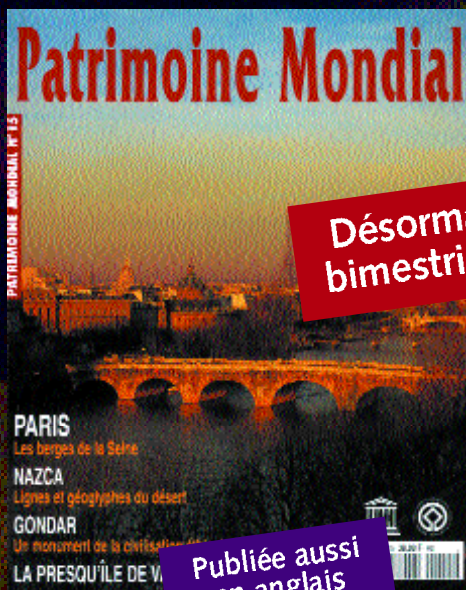
Éditions UNESCO/
Éditions Publisud

Prix : 186 FF / 28,36 €

7, place de Fontenoy, 75352 Paris 07 SP, France
Fax: +33 1 45 68 57 37
Internet: www.unesco.org/publishing
E-mail: publishing.promotion@unesco.org

Revue du patrimoine mondial

Les trésors de notre patrimoine et les efforts déployés pour le sauvegarder



Désormais bimestrielle

Publiée aussi en anglais et en espagnol



Tarifs
6 numéros :
190 FF
(40 \$ - 4 750 ptas - 28,97 €)
Le numéro :
35 FF
(6.95 \$ - 900 ptas - 5,34 €)

abonnements :

Ediciones San Marcos, Maldonado 65, 28006, Madrid, Espagne
tél. : +34 91 309 20 80 fax : +34 91 444 80 51
e-mail : sanmarcos@flashnet.es

ÉDITIONS UNESCO / San Marcos





D'ICI ET D'AILLEURS
4 Le grand bazar du transsibérien

Photos de Frédéric Hermann,
texte de Michel Jan

NOTRE PLANÈTE
10 L'Espagne victime de son «hydoschizophrénie»

Octavi Martí

12 L'eau privée enflamme la Bolivie

Jorge Cuba

Dossier



Sculptures maories, Nouvelle-Zélande.

© Bertrand Gardel/
Hémisphères, Paris

Sept écrivains aux pays des merveilles

Le patrimoine mondial du troisième millénaire n'a pas fini de s'enrichir. Aux classiques chefs-d'œuvre monumentaux de conception occidentale et aux sites dits «naturels» viennent s'ajouter depuis quelques années des paysages culturels, des sites mixtes (à la fois culturels et naturels) et des lieux qui se signalent par la vitalité exceptionnelle de leurs traditions. Sept écrivains nous livrent leur vision très personnelle de quelques-unes de ces merveilles du monde.

Le sommaire détaillé en page 16.

ÉDUCATION
14 Ici, il est interdit de ne pas toucher

Jorge Wagensberg

DROITS HUMAINS
37 La Corée du Sud contre la corruption

Glenn Manarin

38 Thaïlande: le grand déballage

Laurence W. Sreshthaputra

CULTURES
40 Le mont du Temple ou le Haram: aux sources des passions

René Lefort

MÉDIAS
44 Faut-il confier notre mémoire aux ordinateurs?

Ivan Briscoe

ENTRETIEN
46 Ian Tattersall dans le labyrinthe de l'évolution humaine



Le grand bazar



Vente à la sauvette sur le quai d'une gare près de Novosibirsk.

**«Et je reconnais tous les trains au bruit qu'ils font
Les trains d'Europe sont à quatre temps tandis que ceux
d'Asie sont à cinq ou sept temps»**

Blaise Cendrars, *La Prose du Transsibérien et de la petite Jeanne de France* (1913).

d u Transsibérien

PHOTOS DE FRÉDÉRIC HERMANN, TEXTE DE MICHEL JAN

FRÉDÉRIC HERMANN EST UN PHOTOGRAPHE FRANÇAIS. MICHEL JAN EST UN ÉCRIVAIN FRANÇAIS SPÉCIALISTE DE LA CHINE. IL A RÉCEMMENT PUBLIÉ LE RÉVEIL DES TARTARES, EN MONGOLIE SUR LES TRACES DE GUILLAUME DE RUBROUCK (PAYOT, 1998) ET LA GRANDE MURAILLE DE CHINE (IMPRIMERIE NATIONALE ÉDITIONS, 2000).



© Frédéric Hermann

De Moscou à Beijing, le voyageur a cinq jours pour goûter la nostalgie d'un voyage mythique et se mêler à la foule des aventuriers et des spécialistes de tous les trafics.

Plus de cinq jours pour aller de Beijing à Moscou, en passant par la Mongolie, voilà qui effraie les impatientes. J'ai pourtant toujours aimé ces traversées. Il fut un temps où le départ était solennel: des wagons presque vides s'ébranlaient devant une rangée de gardes rouges agitant leur petit livre sur l'air de *L'Orient est rouge*. Aujourd'hui, le départ est fébrile: des marchandises hétéroclites débordent des couloirs bondés

Au sortir de la gare, devant la tour d'angle qui s'élève au sud-est de la ville tartare, rare vestige des remparts, les oscillations du train marquent comme une ultime hésitation. Des voyageurs laissent traîner leur regard sur les derniers quartiers de la capitale chinoise. D'autres prennent possession de leur nouvel univers, cellule promise à une lente progression. Les premières heures s'égrènent dans les reliefs de la Chine du nord, où la Grande Muraille, d'abord bien ravaudée puis réduite à l'état de ruine pitoyable, marquait autrefois la limite du monde civilisé. Pénétrant des paysages de loess, ocres et ravinés, ponctués de saules efflanqués, le convoi monte lentement vers le plateau mongol. Au gré des saisons, défile un paysage érodé par les pluies d'été ou figé comme une pierre dans le froid de l'hiver.

Le rythme mesuré du train et le spectacle de ces terres d'épopées, fascinantes comme un rivage qui s'éloigne, encouragent à la contemplation. Jusqu'à ce qu'un engourdissement s'empare des passagers. Non point ennui ou lassitude, mais mélange de rêveries, de lectures, de conversations, de confidences, moments privilégiés concédés par le temps, qui semble comme oublié ou devenu moins pressant. Passé Datong, plus au nord en terre mongole, la steppe s'étend monotone, jusqu'à l'horizon. Un cavalier, le gardien d'un troupeau de chameaux, une yourte, sont des points d'humanité dans l'étendue sans fin, chichement couverte d'herbe en plein été, lunaire dès novembre.

Le soir qui tombe étale l'ombre du train. Dans les wagons, les lumières ont effacé le monde extérieur. Au cœur d'un désert qu'on oublie, une intimité étrange envahit les compartiments. Le décor désuet des premières classes entretient l'illusion d'un luxe passé: velours râpés couleur framboise écrasée, abat-jour rose enrubanné de la lampe posée sur la table au bord de la fenêtre, miroirs biseautés, faux placages d'acajou, rideaux vert délavés. Un univers clos, entraîné à la cadence de la fracture des rails, avance dans la nuit. Dans les autres wagons, les couchettes sont étagées sur trois niveaux. Une lumière incertaine éclaire des corps alongués hachurés d'ombres. Les bagages savamment ficelés et empilés achèvent de saturer l'espace.

Oulan-Bator, la vallée de la Selenga et les rives du Baïkal, Irkoutsk, Tomsk, Novosibirsk, Sverlovsk redevenu Ekaterinenbourg, l'Oural. Les jours passent au gré d'une litanie de noms qui tournent comme les roues du train. ►

Le grand bazar du Transsibérien



Le rythme mesuré du train encourage à la contemplation:ici une Russe de Sibérie.

**«Car je crois bien que nous étions tous un peu fous
Et qu'un délire immense ensanglantait les faces énervées
de mes compagnons de voyage
Comme nous approchions de la Mongolie
Qui ronflait comme un incendie.»**

Blaise Cendrars, *La Prose du Transsibérien et de la petite Jeanne de France* (1913).



Dans les wagons ordinaires du Transsibérien, les couchettes s'étagent sur trois niveaux (ci-dessus). Ces wagons «nationaux» s'arrêtent à la frontière et sont remplacés par d'autres: ainsi, les voitures russes ne roulent qu'en Russie, les mongoles qu'en Mongolie et les chinoises qu'en Chine. Entre deux ménages (ci-contre), on y croise tout un mélange de gens – militaires (ci-dessous), commerçants, trafiquants, voleurs et autres aventuriers.



© Frédéric Herrmann

Les transitions sont lentes et les passagers ont pris leurs habitudes. Ils reviennent du samovar du bout du couloir d'une démarche hésitante, suivent leur rêverie accoudés à la fenêtre, ou las d'un parcours qui leur paraît sans fin, jouent aux cartes et aux échecs.

Le wagon-restaurant change avec le territoire. Chinois pour commencer, mongol ensuite, russe pour terminer, il offre une traversée gastronomique fruste et des expériences inégales. Mais, cantine ou gargote, il fait partie du voyage, suscite des migrations régulières, apporte à sa manière un supplément d'exotisme. Les puissantes odeurs d'ail, les effluves de mouton bouilli ou les fumets aigres de *solianka* (soupe au chou) s'accompagnent de grincements ▶

Le grand bazar du Transsibérien



Les bagages de voyageurs chinois.

et de balancements d'essieux. Aux heures d'ouverture, c'est le lieu le plus animé du train. La clientèle est variée. Il y a là de rares Occidentaux curieux du moindre détail, tentant de converser avec les autochtones dans une langue connue, des Chinois découvrant prudemment leur voisinage, et plus loin, des Russes penchés sur leur borsch, déroutés par une telle affluence d'étrangers.

Il fut un temps où seuls de rares diplomates des pays de l'Est empruntaient le transsibérien pour rejoindre l'URSS. Mais depuis plusieurs années, ce train hebdomadaire qui relie Beijing à Moscou, par la Mongolie ou par la Mand-

chourie, est fréquenté par des passagers aux motivations plus diverses. La plus répandue est le commerce. Il dévoile les pénuries au-delà d'une frontière, la débrouille des marchands, la frénésie de populations longtemps sevrées d'échanges et qui ont redécouvert le troc. On y trouve aussi des «spécialistes» qu'attirent les express internationaux, à l'affût de larcins ou même prêts au crime. Il y rôde encore des aventurières aux regards perdus, des candidats à l'émigration qui ne disent pas leur nom et rêvent des paradis d'Europe.

Plus on avance en Sibérie, plus les couloirs s'animent. Des employés du train et des passagers, tous chinois, dévoilent des cargaisons de sacs de riz, des ballots de vêtements, des ustensiles en plastique. Les arrêts ne sont pas fréquents. Mais lors de ces haltes, le quai est soudain transformé en bazar. Des rangées de femmes russes, venues pour l'événement, proposent les objets les plus inattendus, baies des forêts voisines, pommes de terre chaudes, lustres clinquants, chaussures qu'on devine inconfortables. Des hommes et des femmes traversent les voies en se faufilant sous les wagons, traînant des sacs gonflés d'on ne sait quelle marchandise. Un adolescent s'enfuit après avoir arraché un pantalon qu'un Chinois proposait par une fenêtre du train. Brusquement, la sirène de la

locomotive met fin aux échanges et les derniers passagers s'empressent de remonter en pensant à la prochaine étape.

Et puis l'on arrive aux abords de Moscou, dans des villages aux clochers blancs ou or, comme les bouleaux qui couvrent la campagne russe à l'automne.

Ce voyage, source d'aventures, est propice à l'imagination. *La Prose du Transsibérien* de Blaise Cendrars n'est-elle pas l'un des plus beaux poèmes modernes? La traversée ferroviaire d'Asie en Europe exerce toujours la même fascination. Comme si les personnages errants d'un continent à l'autre, fixés dans nos souvenirs au gré des compartiments et des coursives, figuraient à eux seuls la permanence du destin des hommes. ■



**«A partir d'Irkoutsk le voyage
devint beaucoup trop lent
Beaucoup trop long
Nous étions dans le premier train
qui contournait le lac Baïkal»**

Blaise Cendrars, *La Prose du Transsibérien*
et de la petite Jeanne de France (1913).

LIGNES ET DÉTOURS

Le «vrai» Transsibérien est le train qui va de Moscou à Vladivostok, parcourant 9 198 kilomètres. Il ne circule qu'en territoire russe, sur une ligne qui fut achevée en 1916. Elle venait doubler une première ligne, terminée en 1904, mais que les Russes ne jugeaient plus assez sûre après la guerre russo-japonaise de 1904-1905 parce qu'elle traversait la Mandchourie. Par ailleurs, deux voies ferrées permettent de relier Moscou à Beijing en suivant dans un premier temps le tracé du Transsibérien, puis en bifurquant vers le sud, l'une à travers la Mandchourie, l'autre à travers la Mongolie.



En Mongolie: une femme a reconnu sa famille dans la steppe.

© Frédéric Hermann



Cultures irriguées dans la région du delta de l'Ebre.

L'Espagne victime de son «hydroschizophrénie»

L'Espagne consomme beaucoup d'eau. Pour répondre aux besoins, le gouvernement privilégie les solutions techniques, comme le transvasement de l'Ebre. Mais de nombreuses voix dénoncent ce projet et le gaspillage de la ressource.

OCTAVI MARTI

JOURNALISTE AU COURRIER DE L'UNESCO.

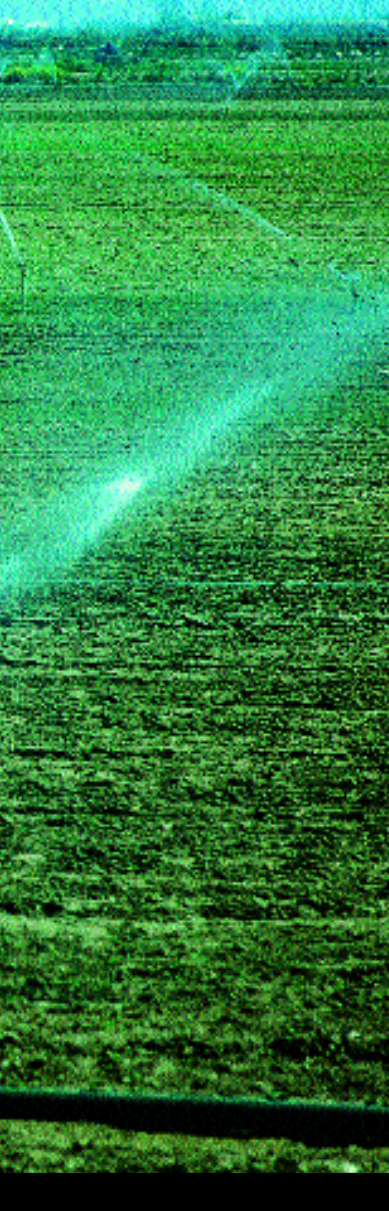
Ce qu'on appelle «*le problème de l'eau*» va devenir «*la guerre de l'eau*», pronostiquait en 1997 l'expert en écologie José Manuel Naredo à propos de l'Espagne. Le 8 octobre 2000, les 400 000 personnes qui ont défilé dans les rues de Saragosse (650 000 habitants) ont semblé lui donner raison. Ces Aragonais en colère protestaient contre le Plan hydrologique national (PHN) présenté par le gouvernement le 5 septembre.

La principale mesure envisagée dans ce plan est de dévier une partie du débit de l'Ebre – un milliard de mètres cubes par an – vers des zones de sécheresse conjoncturelle ou structurelle, toutes situées sur la côte méditerranéenne. Pour les Aragonais, les 700 000 millions de pesetas (plus de 3,5 milliards de dollars) que le gouvernement prévoit de dépenser pour réaliser, entre autres, 529 kilomètres de nouvelles canalisations et plusieurs barrages sont 700 000 gouttes d'eau dans un vase qui déborde déjà.

La région de l'Aragon se sent spoliée. En simplifiant le problème de manière un peu démagogique, les 400 000 manifes-

tants ont crié que l'eau de l'Ebre, de «leur Ebre», allait servir à arroser des terrains de golf, à remplir les piscines des touristes et à approvisionner les parcs d'attraction pendant qu'eux mourraient de soif et d'abandon. «*Ce que les gens n'admettent plus, c'est le principe qui a présidé à la politique espagnole de l'eau depuis un siècle et que l'on peut résumer ainsi: prenons l'eau là où elle est et reversons-la là où elle manque*», résume Naredo.

Les adversaires du PHN multiplient les critiques à l'égard de cette politique. Pour eux, on ne peut plus gérer l'approvisionnement en eau uniquement sur la base de critères techniques. D'autre part,



© W. Silvester/Kaplan, Paris

Au ministère, on entend un tout autre son de cloche. L'administration explique que la demande d'eau va continuer de croître et qu'elle impose la construction de coûteux aqueducs. Elle admet qu'il faut geler la superficie irriguée – près de 3,5 millions d'hectares – mais défend le transvasement de l'Ebre et parle de mettre en chantier la construction de plus de 70 nouvelles retenues d'eau pour un coût de 3 000 milliards de pesetas (environ 15,5 milliards de dollars) sur huit ans. Tout cela entre en contradiction avec une directive de l'Union européenne, qui considère chaque bassin hydrographique comme une unité de gestion spécifique, ce qui exclut les transvasements d'un bassin vers un autre.

Les zones irriguées se sont beaucoup accrues

Pourtant, le ministre estime qu'il n'est plus possible «de faire marche arrière» et que le PHN «résoudra définitivement le problème de l'eau». Ce qui est certain, c'est que l'Espagne, avec ses 1 070 grands barrages, est le pays au monde qui, proportionnellement à sa superficie, compte la plus importante surface recouverte par de l'eau des barrages. Or, beaucoup d'entre eux sont inutiles. La meilleure preuve en est que pendant des mois, ils ne contiennent que 5 à 10% de leur capacité théorique.

Dans les années 60, l'Espagne a entrepris un premier grand transvasement, celui du Tage (ouest /centre-ouest) vers le Segura (sud-est). Sur le papier, il s'agissait de faire passer 600 millions de mètres cubes d'eau d'un bassin à l'autre. Mais en 1999, la Castille (arrosée par le Tage) n'acceptait plus de céder que 40 millions de mètres cubes, soit moins de 10% du volume prévu initialement. Que s'était-il passé entre-temps? D'une part, dans les régions riveraines du Tage (la Manche, la Meseta), la culture du maïs, grande consommatrice d'eau, avait proliféré: pour irriguer les 150 000 ha de champs de maïs existant aujourd'hui, il faut non seulement surexploiter les eaux souterraines mais pomper davantage d'eau du Tage. D'autre part, dans la région de Murcie (arrosée par le Segura), qui bénéficie du transvasement, les zones irriguées se sont considérablement accrues. Le biologiste José Luis Benito constate ainsi que «aussi fou que cela paraisse, le transvasement du Tage a rendu structurelle et permanente une sécheresse qui n'était jusque-là que conjoncturelle et épisodique».

En Espagne, 40 millions d'hectares sont soumis au climat méditerranéen: comme les périodes de pluie et de chaleur ne coïncident pas, la végétation n'est jamais très abondante. Planter du maïs, de la luzerne,

des pommes de terre ou des haricots sous ce climat n'est donc pas l'idéal, car ces cultures réclament beaucoup d'eau. Dans la Manche par exemple, il faut une tonne d'eau pour produire un kilo de maïs. Si l'eau n'était pas subventionnée, comme l'a fait remarquer Pedro Arrojo dans son étude sur les zones irriguées d'Aragon, 90% de ces terres ne seraient pas suffisamment rentables pour être exploitées.

Cette situation conduit Enric Tello à réclamer, au nom du développement durable, un changement de politique agricole. S'il n'est pas question de cesser de subventionner l'agriculture pour «préserver l'équilibre du territoire et pour d'autres raisons d'ordre socio-environnemental», il faudrait que les aides soient attribuées directement aux exploitations agricoles et non pas utilisées pour réduire les prix de l'eau, des combustibles et des engrais chimiques. Si l'eau d'irrigation n'était pas 100 fois moins chère que l'eau à usage industriel, les cultures inadaptées au climat seraient abandonnées. En réalité, Tello propose une solution mise en œuvre aux Etats-Unis avec la «Banque de l'eau de Californie». Ce «marché» permet aux paysans de revendre, à certaines périodes de l'année, une partie de leur eau à des acheteurs des villes. Comme ils en tirent un bénéfice, ces agriculteurs peuvent se permettre de pratiquer des cultures peu gourmandes en eau, même si elles sont moins rentables que d'autres. Bref, la ville obtient l'eau dont elle a besoin, l'agriculteur ne perd pas d'argent et les ressources en eau ne sont pas surexploitées.

Economiser et réutiliser l'eau reviendrait moins cher

Sur le milliard de mètres cubes d'eau qui sera transvasé en vertu du PHN, 300 millions iront à la région de Valence, 430 millions à celle de Murcie, 90 à la province andalouse d'Almería et 180 à la Catalogne. Or, cette dernière ne connaît pas de problème d'approvisionnement en eau ►

les nouveaux prélèvements envisagés sont risqués car les hydrologues affirment que depuis 25 ans, le bassin de l'Ebre a cessé d'être excédentaire. Mais cela est bien peu par rapport à leur argument principal: le transvasement de l'Ebre est tout simplement inutile.

Pour le professeur d'Histoire économique Enric Tello, la solution serait «de réorganiser l'offre» d'eau. Il estime que l'Espagne «souffre d'hydroschizophrénie» et que «tôt ou tard, les contribuables finiront par se demander pourquoi on continuerait de subventionner l'irrigation de cultures qui sont déjà elles-mêmes subventionnées et qui plus est souvent excédentaires». Cette «hydroschizophrénie» viendrait selon lui des écarts énormes qui existent entre les prix de l'eau d'irrigation (quasi gratuite) et de l'eau utilisée en ville ou par l'industrie (beaucoup plus chère). Alors, pourquoi ne pas tenter de rapprocher ces prix? La réponse pourrait tenir à un «détail» que Tello, comme Naredo, ne manque pas de souligner: c'est du siège de la fédération patronale des travaux publics que le ministre de l'Environnement, Jaume Matas, a présenté le PHN...



et ne devrait pas en avoir, si l'on en croit son évolution démographique, avant au moins 25 ans. Naredo ajoute même que suite à l'aménagement de Barcelone pour les Jeux olympiques de 1992, qui a nécessité la fermeture de vieilles industries très gourmandes en eau, «la ville a vu augmenter le niveau de sa nappe phréatique, à tel point qu'il a fallu pomper pour éviter que le métro et les parkings souterrains ne soient inondés».

Enric Tello a étudié les bénéfices qui pourraient résulter «d'un système qui pénaliserait le gaspillage et inciterait à l'économie et au recyclage de l'eau». D'ailleurs, l'industrie, qui a compris que le mètre cube pouvait lui coûter 10 fois moins cher si elle rationalisait sa consommation, s'y est employée. Tello a aussi démontré qu'investir 100 000 pesetas (environ 500 dollars) pour équiper chaque foyer de Catalogne en appareils électroménagers et sanitaires permettant d'économiser et de réutiliser l'eau reviendrait moins cher que de se lancer dans un autre projet de transvasement, actuellement à l'étude: celui du Rhône du sud de la France vers Barcelone, dont le coût

est estimé à quelque 200 milliards de pesetas (plus d'un milliard de dollars).

Si l'eau était taxée de façon plus rationnelle, un autre grand problème serait résolu: celui des conduites obsolètes. Pedro Arrojo a constaté que dans sa ville de Saragosse, le réseau de distribution fuit tellement que la consommation d'eau ne varie pas entre le jour et la nuit!

Les agriculteurs ne payent l'eau qu'une peseta le mètre cube

De même, dans les zones maraîchères de Valence, les agriculteurs paient l'eau en fonction de la superficie à irriguer, ce qui signifie que les pertes dues au mauvais état des canalisations ne sont pas pénalisées. Autre exemple: le canal impérial de Jucar est construit en terre, d'où d'énormes pertes par filtration. En réalité, l'Espagne reçoit chaque année 346 milliards de mètres cubes de précipitations dont il reste 109 milliards après évaporation. Cette eau devrait suffire à satisfaire la demande annuelle de 35 milliards, dont 80% pour l'agriculture, qui la paye la plupart du temps une peseta le mètre cube.

Dans les zones où le prix de l'eau d'irrigation est plus élevé (30 pesetas le mètre cube) parce qu'elle provient d'usines de désalinisation ou de nappes souterraines, les cultures sont très sophistiquées. Almeria qui, il y a 20 ans, était la province la plus pauvre d'Espagne, est aujourd'hui celle qui croît le plus vite et absorbe le plus de main-d'œuvre étrangère (qui n'est ni accueillie favorablement, ni intégrée). Comme les rendements sont très élevés, la province compte 13 000 hectares de terres irriguées illégalement.

Le transvasement de l'Ebre est un remède technique inefficace pour des problèmes culturels, sociaux, politiques et économiques. Selon ses détracteurs, loin de les résoudre, il en crée de nouveaux. Les défenseurs de l'environnement craignent en particulier la disparition du delta de l'Ebre, la deuxième grande réserve écologique du pays. De plus, depuis la fin du XIX^e siècle, l'apport de sédiments de l'Ebre a diminué de 95%. Du coup, l'Etat doit investir 20 milliards de pesetas (100 millions de dollars) pour rajouter du sable sur certaines plages. Mais une chose est sûre: si la désertification continue de progresser, l'Espagne ne manquera plus de sable. ■

Gestion de l'eau

L'EAU PRIVÉE ENFLAMME LA BOLIVIE

Un an après le déclenchement de la guerre de l'eau, les analystes soulignent que la crise plonge en réalité ses racines dans l'absence de débat public sur la gestion de cette précieuse ressource.

JORGE CUBA

JOURNALISTE BOLIVIEN.

Tout a commencé par la loi 2029, prévoyant la privatisation de l'eau douce. La Bolivie a alors connu l'une des plus graves crises sociales de ces dernières années.

Le conflit éclate en janvier 2000, dans la ville de Cochabamba, au centre du pays, quand les habitants découvrent que le prix de l'eau potable vient d'être multiplié par trois. On leur demande désormais de payer le prix réel de ce bien de première nécessité. A la même date, les paysans de la zone semi-désertique qui entoure la ville apprennent que l'eau qu'ils ont puisée gratuitement dans le sol pendant des générations ne leur appartient plus. Du jour au lendemain, les Indiens quechuas, qui constituent la grande majorité de la population rurale, passent du statut de propriétaires ancestraux de l'eau à celui de clients de l'en-

treprise Aguas del Tunari, filiale de l'International Water Limited de Londres.

Ces mesures font suite à la loi de privatisation du Service de l'eau potable et du Réseau sanitaire, approuvée fin 1999. «*En général, les concessions au privé ne concernent que la gestion du service; la grande erreur de cette loi a été de concéder également les réserves d'eau*», explique l'hydrologue bolivien Carlos Fernandez Jauregui, expert de l'UNESCO dans ce domaine.

Le gouvernement a été contraint de reculer

De plus, la loi n'a fait l'objet d'aucune consultation publique. Elle a été adoptée à la va-vite, notamment sous la pression de la Lyonnaise des eaux, la compagnie française chargée de la distribution de l'eau à La Paz, sous le nom de Aguas de Illimani.

Dans le pays le plus pauvre d'Amérique du Sud, le tiers de la population n'a pas accès à l'eau potable et sept personnes sur dix vivent au-dessous du seuil de pauvreté. Né de la privatisation de l'eau, le mécontentement social s'est très vite étendu à d'autres questions. Dix mois de désordres ont suivi et se sont soldés par des pertes économiques considérables, 11 jours d'Etat de siège et une dizaine de morts. Confronté à la crise, le gouvernement a été contraint de reculer. En avril 2000, Aguas del Tunari annulait le projet Misicuni. Ce contrat, passé avec les pouvoirs publics, prévoyait la construction de nouvelles infrastructures dans la région de Cochabamba.

Quel bilan tirer de cette «guerre de l'eau»? Si la société civile a réussi à se faire entendre, le problème de Cocha-



5 avril 2000: les manifestants protestent contre la hausse des prix de l'eau à Cochabamba.

© Julie Plezencia/AP/Boomerang, Paris

bamba n'est toujours pas résolu. En ville, l'eau est disponible au robinet cinq heures par jour, dans le meilleur des cas, et en zone rurale, seuls quatre agriculteurs sur dix ont accès à l'eau potable. «Je ne vois pas d'autre solution que la construction d'un barrage pour satisfaire la demande locale. Les autres options ne sont que des palliatifs», soutient Fernandez Jauregui. Ainsi, le projet de pompage des rivières souterraines n'a connu jusqu'à présent

que des développements occasionnels et d'autres perspectives, comme la création d'une coopérative ou d'une société anonyme, avec une large participation populaire, sont restées lettre morte.

Le projet Misticuni prévoyait, hormis la construction d'un barrage, celle d'un tunnel et de stations d'épuration et de traitement des eaux résiduelles. Coût total: 300 millions de dollars. L'ampleur de ces investissements explique les facilités

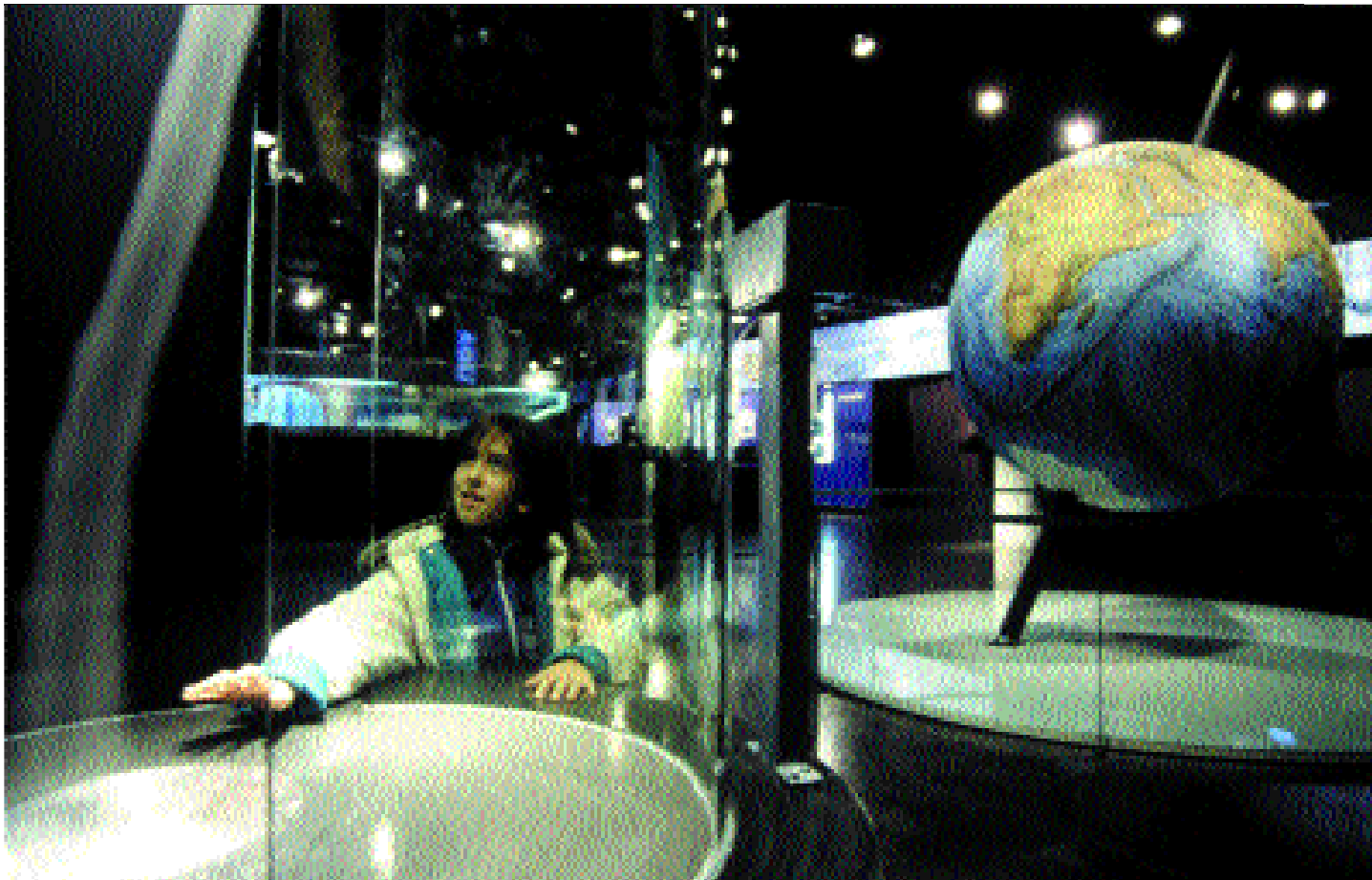
octroyées aux concessionnaires: le législateur, après avoir déjà beaucoup sollicité le contribuable pour financer le projet, a cherché à attirer les capitaux extérieurs.

Mais l'opération se retourne maintenant contre le gouvernement de Hugo Banzer: Aguas del Tunari exige une indemnisation considérable pour l'annulation du contrat. S'ils refusent de payer, les pouvoirs publics prennent le risque de perdre leur crédibilité auprès des investisseurs étrangers.

Les faiblesses des politiques publiques

Même pour les usagers, le départ des compagnies privées n'est pas forcément la meilleure solution. Grâce à l'expérience acquise dans d'autres pays, ces multinationales offrent en général un meilleur service que les entreprises publiques locales, exploitent la ressource en eau de façon plus efficace et payent mieux les techniciens. Pour autant, les gouvernements ne doivent pas abandonner leur mission, qui consiste à protéger leurs citoyens des appétits commerciaux des géants de l'eau.

Selon Fernandez Jauregui, le problème de l'eau en Bolivie révèle les faiblesses des politiques publiques. Pour lui, le pays fait les frais de son manque d'expérience en matière de législation sur l'eau: «Il n'existe pas de lois, d'institutions, ni d'infrastructures appropriées pour résoudre le problème de l'eau», remarque-t-il. Partout, la question est explosive. D'autres pays latino-américains ont pourtant réussi à désamorcer des conflits similaires. Bien que les collectivités locales soient attachées à la gratuité traditionnelle de l'eau, un débat ouvert peut les amener à prendre conscience qu'il s'agit d'un bien rare, qu'il est donc légitime de payer. «Il existait d'autres manières d'aborder la question dans ce pays, affirme Fernandez Jauregui. Les lois sur l'eau, comme toutes les autres, doivent être élaborées en consultation avec les collectivités concernées. Si les coutumes traditionnelles et la culture locale avaient été respectées, on aurait pu éviter tous ces problèmes.» ■



A travers diverses expériences, cette salle permet de comprendre le fonctionnement de la planète et les mécanismes du vivant.

Ici, il est interdit de ne pas toucher

Imaginez un chercheur au travail: ses cinq sens s'activent, son esprit galope, sa réflexion est agile. Recréer cette situation pour chacun d'entre nous, c'est la vocation des musées scientifiques.

JORGE WAGENSBERG

PHYSICIEN ESPAGNOL. DIRECTEUR DU MUSÉE DE LA SCIENCE DE LA FONDATION LA CAIXA, À BARCELONE.

Depuis plusieurs années, il m'arrive souvent de quitter mon bureau et de me promener dans tous les recoins du musée que je dirige à Barcelone, pour épier les visiteurs. Mes observations m'ont aidé à définir ce que devrait être un musée de la Science, aujourd'hui.

J'emboîte le pas d'un jeune père et de son fils de sept ans. Ils s'arrêtent devant une plante singulière, *Mimosa pudica*, qui replie ses feuilles lorsque quelqu'un la touche. «*Tu as vu comment elle réagit?*», demande le père. «*Ah! Mais... C'est pour de vrai ou pour de rire?*», reprend l'enfant,

qui s'entend répondre aussitôt: «*C'est pour de vrai, voyons, c'est évident!*».

Je les suis jusqu'à une maquette de la forêt amazonienne où sont simulées, en 10 minutes, 24 heures de la vie de la forêt, y compris une forte tempête avec un appareillage électrique, une pluie drue, un arc-en-ciel, etc. En plein spectacle, l'enfant lève les yeux, bouche bée et demande: «*Dis, ça, c'est pour de vrai ou pour de rire?*» Et le père répond: «*Pour de rire, enfin! Tu ne vois pas?*».

Quelques minutes plus tard, ils s'arrêtent devant une scène d'archéologie sous-marine. Dans un gigantesque aquarium, on voit la cabine de commandement d'un navire coulé. D'énormes murènes nagent entre les meubles. J'écoute à nouveau leur dialogue:

L'enfant: *C'est des vraies. N'est-ce pas?*

Le père: *Voyons, tu sais bien que oui.*

L'enfant: *Et les meubles?*

Le père: *Hum... Les meubles, je ne sais pas. A mon avis, certains oui, d'autres non.*

Le questionnement métaphysique de l'enfant – différencier réalité et modèle, expérience et théorie, représentation de la chose et «chose en soi» – est beaucoup plus pertinent que ne semble l'admettre le père. D'ailleurs, ces questions recourent un débat crucial pour les musées: quand présenter un objet réel? Quand recourir à une simulation? Peut-on combiner les deux?

Jusqu'ici, tout le monde s'entend au moins sur ce que les musées scientifiques doivent bannir: réduire les expositions à un livre dont les pages ont été suffisamment agrandies pour que le visiteur puisse les voir de loin; éviter l'amoncellement de vidéos et d'ordinateurs qui transforment les galeries en succursales de magasins d'électronique; ne pas réduire les

démonstrations en tout genre à de simples maquettes. Trop souvent, pourtant, la muséographie succombe à l'un de ses vices: elle oublie la priorité imprescriptible de la réalité.

A l'école, les conférences et les séminaires s'appuient d'abord sur la parole; le cinéma et la télévision sur l'image; les livres et les revues sur le mot écrit. De la même manière, les musées et les expositions doivent se centrer sur l'objet ou l'événement réel. C'est cette promesse de réalité qui incite le public à se rendre au musée.

Ces dernières années, les musées des sciences ont, plus que tous les autres, fait évoluer leurs contenus, leurs méthodes et leur engagement envers les usagers. Ils ont pris pour devise: «Défense de ne pas toucher». Ils sont passés de la vitrine à l'expérimentation, d'un point de vue académique à une approche plus littéraire et, surtout, ils ont cessé de privilégier la vue pour mettre en jeu les cinq sens.

Des ingrédients manuels, émotionnels et intellectuels

Je tire une leçon de mes promenades: il reste beaucoup de chemin à parcourir pour que les jeunes s'approprient le musée. L'hiver dernier, j'ai surpris une petite fille de six ans à peine, qui lançait des cailloux contre le kiosque en bois d'un marchand de glaces, fermé à cette époque de l'année. Je me suis approché d'elle alors qu'elle s'apprêtait à lancer un nouveau projectile. Honteuse, elle a lâché la pierre et fixé ses pieds. Devant ma présence obstinée et silencieuse, elle a levé les yeux vers le kiosque, puis elle m'a regardé et m'a demandé: «C'est à toi?».

Les jeunes prendront soin des objets que le musée leur offre s'ils se les approprient. Et bien que ce ne soit pas facile, une façon d'y arriver est de créer des stimulations.

Dans un musée scientifique, les bonnes stimulations exigent un mélange savant d'ingrédients manuels, émotionnels et intellectuels. Voici quelques exemples.

Il m'est arrivé de suivre un enfant de 10 ans qui s'approchait du grand terrarium du musée où se trouve un module intitulé «Le repos invisible». A l'intérieur, dans un amalgame de matériaux naturels – feuillages, terre, racines – vivent deux ou trois douzaines d'insectes-bâtons (*Extetosoma tiaratum*). D'abord, l'enfant ne voit rien. Frustré, il doit penser qu'il s'agit d'une plaisanterie ou d'un module en préparation. Puis son regard tombe sur une pancarte qui indique: «Ici, vivent 30 grands insectes». Moue perplexe de l'enfant: autant d'insectes dans un espace aussi réduit, comment ne voit-il rien? Soudain,

il les identifie. Un premier, puis deux, puis trois. Son visage s'illumine. Ses yeux regardaient les insectes mais son cerveau ne les distinguait pas. C'est l'interaction émotionnelle. Après cette première mise en route, l'enfant, comme les autres visiteurs, est absorbé dans un enchaînement d'expériences sur la perception.

Près du terrarium, à travers une fenêtre, on aperçoit un nuage de points distribués de façon aléatoire sur un plan. Impossible de cerner la moindre logique dans leur disposition. Mais, si l'on actionne une commande, certains points bougent et le dessin d'un animal apparaît. C'est un cas d'interactivité manuelle pure: avec l'action l'animal apparaît, lorsqu'elle cesse, il disparaît au nez et à la barbe du visiteur. Ce phénomène stimule l'imagination, il permet de se rappeler que beaucoup de proies adoptent une stratégie d'immobilité totale même quand le souffle du prédateur est horriblement proche. Appliquée à la vie de tous les jours (pourquoi agiter la main quand nous voulons appeler ce serveur qui s'est fait une spécialité de ne rien voir?), l'expérience permet d'expliquer en quoi consiste l'interactivité mentale, grâce à laquelle le visiteur établit des analogies et parvient à réinterpréter des expériences antérieures.

Plus encore que de conserver un patrimoine, informer, former ou même enseigner, un musée moderne doit avant tout s'efforcer de créer des stimulations de ce type, à partir d'objets et de phénomènes réels. Ainsi, l'utilisateur peut éprouver lui-

même les émotions du scientifique, un homme qui ne poursuit ni le bien ni le mal de l'humanité mais qui, comme tout citoyen, a besoin de produire du savoir sur le monde pour pouvoir partager le plus possible sa solitude cosmique. Pour cela, il recourt à une forme particulière de dialogue avec la nature: l'expérimentation. Voilà donc définie la vocation du musée des sciences: aider le visiteur à plonger, tel un scaphandrier, dans les émotions du scientifique.

Apprendre de ceux qui sont en train d'apprendre

Mon expérience de directeur-espion m'a conduit à écouter les enfants et à en tirer des leçons. Il nous reste toujours quelque chose à apprendre de ceux qui sont en train d'apprendre.

Notre musée s'adresse à tout le monde, sans distinction d'âge ou de formation. Mais certaines idées, formulées par les plus jeunes, ont une validité universelle. Il est donc nécessaire de prêter attention à leur voix. A cette réflexion, par exemple, que j'ai entendue à la sortie de la grande salle d'expositions temporaires. Je croise une mère accompagnée de ses deux enfants, âgés de 5 et 10 ans. L'aîné, impatient, marche à vive allure: «Maman, maman, qu'est-ce qu'il y a en Amazonie?».

«Tu vas le voir tooouuuuu de suite, répond la maman. Reste tranquille, si ça se trouve tu vas être déçu, tu sais.»

Et, dans le fond, d'une voix à peine perceptible, j'entends le cadet qui demande: «Maman, c'est quoi être déçu?».

Le Musée de la Science de Barcelone

Inauguré en 1981, le Musée de la Science de la Fondation La Caixa de Barcelone est le premier du genre en Espagne. Son objectif principal est de diffuser la science et la technique en direction du grand public, particulièrement des étudiants. Au service de la vulgarisation scientifique, il facilite le contact entre les professionnels de la science, l'enseignement et les institutions scientifiques. Il dispose d'une surface de 7 000 mètres carrés, que les travaux en cours vont porter à 30 000.

Pour plus d'informations:
 musciencia.fundacio@lacaixa.es.
 Tél: 93 212 60 50.



Les trois-sept ans apprennent en jouant.

SEPT ÉC

aux pays

Sommaire

- 18 La mémoire n'est pas que de pierres
Léon Pressouyre
- 20 L'âme des jardins de Suzhou
Lu Wenfu
- 23 Que drainent-ils,
les moulins de Kinderdijk?
Serge van Duijnhoven
- 26 Les trésors ensablés
des cités mauritaniennes
Moussa Ould Ebnou
- 29 Guanajuato, une mine d'Histoire
Rafael Segovia
- 31 On danse encore
sur les escaliers du ciel
Alfred A. Yuson
- 34 Les mille et une nuits
de la place Jemâa-el-Fna
Juan Goytisolo

Q

uel regard portent sept écrivains sur des merveilles du monde, témoins exemplaires d'un pan de notre mémoire trop souvent effacé?

Longtemps, ces merveilles ne pouvaient être qu'un chef-d'œuvre monumental ou, à l'opposé, une nature vierge. Depuis quelques années, cette conception étroite, très occidentale, a éclaté. Comme l'explique Léon Pressouyre (pp. 18-19), le patrimoine mondial s'est ouvert aux paysages culturels, marqués par l'interaction de l'homme et de la nature, et au «patrimoine intangible», ensemble diffus de croyances, de légendes, de traditions, de comportements où s'incarne notre diversité. Ce sont ces nou-

velles merveilles qu'évoquent ces écrivains et que le poète sénégalais Charles Carrère présente comme à la fois legs et héritage, rencontre et échange, mémoire et espoir (p. 17).

Ce périple commence par les flâneries de l'écrivain chinois Lu Wenfu, qui nous livre les secrets des jardins de Suzhou (pp. 20-22). Serge van Duijnhoven évoque son enfance près des moulins de Kinderdijk, sans lesquels la moitié de son pays, les Pays-Bas, n'existerait pas (pp. 23-25). Moussa Ould Ebnou décrit le lent ensablement des quatre cités anciennes, commerciales et religieuses de Mauritanie (pp. 26-28). Rafael Segovia raconte la foi inébranlable de Guanajuato, au cœur du Mexique, surgie des entrailles des montagnes et nourrie de ses mines d'or et d'argent (pp. 29-30). Aux Philippines, Alfred A. Yuson s'extasie devant la complicité rare entre les hommes et la nature, entre leurs cultes et sa culture, dont sont nées les rizières en terrasse de l'île de Luzon (pp. 31-33). Enfin, Juan Goytisolo nous invite à regarder et à écouter les conteurs de la place Jemâa-el-Fna de Marrakech, au Maroc, pour découvrir avec lui la richesse du patrimoine oral (pp. 35-37).

Dossier conçu et coordonné par Jasmina Sopova, journaliste au *Courier de l'Unesco*.



CRIVAINS

des merveilles

L I B R E O P I N I O N

AU RENDEZ-VOUS DU DONNER ET DU RECEVOIR

CHARLES CARRÈRE

POÈTE ET PEINTRE SÉNÉGALAIS, VICE-PRÉSIDENT DE LA MAISON INTERNATIONALE DE LA POÉSIE,
AUTEUR D'UNE DIZAINE D'OUVRAGES DONT HIVERNAGE (L'HARMATTAN, PARIS, 1999).

Patrimoine mondial: voilà un thème pour notre monde d'aujourd'hui, secoué par une crise d'une intensité et d'une violence inquiétantes, qui remet en cause tout un système de valeurs, dénaturant le rapport entre l'Homme et son environnement. Les effets de l'évolution industrielle et technologique nous en apportent la preuve: le pacte sacré de l'homme avec la nature et l'univers a été rompu. La planète, empoisonnée. Et la vie elle-même semble menacée dans ses différentes formes.

Cette crise nous oblige à repenser non seulement les moyens du développement, mais surtout la notion même de développement, trop longtemps considérée sous le seul angle matérialiste de la production et de la consommation. Penseurs, artistes et écrivains sont de plus en plus convaincus que cette conception du développement, qui sacrifie la culture à la croissance économique, le qualitatif au quantitatif, ne peut avoir que des conséquences catastrophiques.

C'est pourquoi, hier comme aujourd'hui, nous disons «la culture d'abord». Les grands rendez-vous de l'histoire de l'humanité ont toujours été culturels. Il ne

s'agit pas de créer des ghettos culturels, ethniques et géographiques, mais, au contraire, d'apprécier toutes nos richesses dans leur identité et leur spécificité pour consolider les acquis du passé et enrichir l'héritage que nous léguerons aux hommes de demain. Un patrimoine où toutes les races, toutes les nations, tous les continents, en un mot, toutes les civilisations apporteraient chacune ses valeurs irremplaçables.

C'est cet humanisme du «donner et du recevoir» que le poète martiniquais Aimé Césaire appelle de tous ses vœux: une nouvelle conception des termes de l'échange.

Ainsi donc, symbiose des cultures, non pas pour se confondre ni pour se fondre les unes dans les autres, mais au contraire pour se multiplier les unes avec les autres et s'épanouir. Cette «culture de l'universel», chère au poète sénégalais Léopold Sédar Senghor n'est pas une culture universelle mais une rencontre des civilisations.

Cette rencontre est le patrimoine mondial de notre humanité. L'Homme s'est démarqué de l'animal par son esprit de création, transcendant les horizons du visible. Le feu, maîtrisé, s'est mué en bruissements dans la forêt: bruissement

de vie, bruissement de couleurs, bruissement de formes, immensité recommencée, mirage, clarté... Le premier bourdon sur lequel l'Homme s'est appuyé, la première pierre qu'il a choisie pour se reposer, la première caverne où il s'est abrité étaient teints des couleurs de la lumière. Car il était né dans la beauté dès le principe: il était né pour le Beau.

Poussière d'étoiles, il parcourt le monde et, comme un petit Poucet, le parseme de pierres. Avec le temps, il a bâti des monuments où s'inscrivent le génie et la permanence de son espèce.

Pour ordonner son action, il lui faut une image de son passé et une vision de son futur. Même si les sciences ne répondent pas encore à la question des origines premières ni à celles des fins dernières, il descendra de toutes les croix pour proclamer sa foi dans la vie. Dans cette foi réside son esprit de résistance et d'espérance. Et c'est elle qu'il proclame, comme un besoin vital, aux frontispices de tous ses édifices.

Des cabanes de son enfance aux colonnes des temples, sur chaque pierre, au verso de toutes les portes, de tous les siècles, il inscrira cet espoir. ■

La mémoire n'est pas que de pierres

Le patrimoine mondial ne se réduit pas aux seuls monuments que l'Homme a érigés. Les valeurs qui s'attachent à la mémoire des peuples, plus impalpables que les pierres, ne sont pas les moins précieuses.

LÉON PRESSOUYRE

UNIVERSITAIRE FRANÇAIS.

Qu'y a-t-il de commun entre les différents sites de la Liste du patrimoine mondial qui inspirent, dans ce numéro du

Courrier de l'UNESCO, une pléiade d'écrivains et de créateurs sensibles à leur caractère unique et irremplaçable?

Sans être porteurs d'une charge affective commune, sans illustrer une parenté d'ordre structurel, ces sites sont les témoins exemplaires de quelques évolutions conceptuelles récentes. J'en retiendrai deux: la chute progressive des barrières qui séparaient le patrimoine culturel du patrimoine naturel d'une part et, d'autre part, une prise en compte plus attentive des valeurs du patrimoine intangible, ensemble diffus de croyances, de légendes, de traditions écrites ou orales, de comportements où s'incarne notre diversité.

La Convention du patrimoine mondial, adoptée par la Conférence générale de l'UNESCO en 1972, a formulé un concept essentiel et novateur, qui n'avait jusque-là jamais été reconnu par la législation internationale. Mais elle avait défini de façon très conservatrice l'existence de deux composantes du patrimoine de l'humanité, l'une culturelle et l'autre naturelle. Elle marquait ainsi l'aboutissement d'une longue tradition et d'une quête intellectuelle plus récente, au terme desquelles les merveilles de la nature devaient équilibrer les merveilles de l'art.

L'admiration de l'homme pour ses propres œuvres s'était exprimée, dès le second siècle avant l'ère chrétienne, par la fameuse liste des sept merveilles du monde, un monde étroitement circonscrit au bassin oriental de la Méditerranée, d'ailleurs. Mais contrairement à une opinion répandue, les premières listes des merveilles de la nature sont, elles aussi, bien antérieures à l'époque moderne et à la naissance d'une conscience écologique. Dans un manuscrit latin du XII^e siècle conservé à la Bibliothèque nationale de France, l'auteur, un anonyme, oppose aux sept merveilles artificielles et périssables créées par l'Homme, sept merveilles de la nature qui, selon lui, révèlent la puissance divine. Cette liste comprend les marées, la germination, le phénix (oiseau mythique qui renaît de ses cendres), un volcan (le mont Etna en Sicile), une source d'eau chaude à proximité de Grenoble, le soleil et la lune. Voilà, nous est-il dit, des merveilles hors d'atteinte de l'âge et des accidents; leur fin ne pourra précéder la fin du monde, alors même que les œuvres de l'Homme sont appelées à disparaître.

Au XX^e siècle, la convention de 1972 s'inscrit dans cette double tradition européenne. Elle n'est pas née de la réflexion de philosophes, d'historiens ou de sociologues sur la notion de patrimoine mais, plus simplement, de la rencontre de deux courants de pensée. L'un, directement issu de la conférence d'Athènes organisée en 1931 sous l'égide de la Société des nations, concernait la conservation du patrimoine culturel. Il faisait largement appel aux notions classiques de «chef-d'œuvre» ou de «merveille du monde». L'autre prenait sa source dans la première conférence internationale sur la protection de la nature, tenue à Berne en 1913. Il s'était renforcé lors de la conférence de Brunnen en 1947 et avait abouti à la création de l'Union mondiale pour la nature (UICN) en 1948. Ses représentants voulaient transmettre aux générations futures un certain nombre de sites naturels «vierges», c'est-à-dire jamais touchés par l'homme.

Des paysages culturels apparaissent sur la Liste du patrimoine mondial

Cette opposition entre des biens culturels (que l'opinion assimilait aux monuments, œuvres de l'Homme) et des biens naturels (qui excluaient toute intervention humaine), a longtemps pesé sur la mise en œuvre de la convention de 1972. En 1994, près de 50% des biens inscrits sur la Liste du patrimoine mondial étaient des biens culturels situés en Europe. Rien ne pouvait être plus contraire à l'esprit de la convention. En adoptant les recommandations d'un groupe d'experts réuni pour assurer la représentativité de la liste (20-22 juin 1994), le Comité du patrimoine mondial a fait sienne une conception de la culture commune aux anthropologues et aux ethnologues, permettant la prise en compte d'ensembles complexes traduisant dans

La Convention concernant la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel, a été adoptée par la Conférence générale de l'UNESCO en 1972. Ratifiée par 161 États, elle encourage l'identification et la conservation de sites exceptionnels. En novembre 2000, la Liste du patrimoine mondial en comptait 630 dans 118 pays, dont 480 «culturels», 128 «naturels» et 22 «mixtes».

POUR EN SAVOIR PLUS:

<http://www.unesco.org/whc>

Pour écrire au Centre du patrimoine mondial: wh-info@unesco.org

Revue du patrimoine mondial, publication trimestrielle des Editions UNESCO: <http://www.worldheritagereview.org>

LÉON PRESSOUYRE

Professeur à l'Université Paris I, Léon Pressouyre est président de la Commission pour la préservation des monuments nationaux de Bosnie-Herzégovine, au sein de l'UNESCO. Coordinateur de l'ICOMOS (Conseil international des monuments et des sites) pour la Convention du patrimoine mondial, entre 1980 et 1990, il a été le représentant de la France au Comité du patrimoine mondial, de 1990 à 1997. Il est notamment l'auteur de l'ouvrage *La Convention du patrimoine mondial*, vingt ans après, UNESCO, Paris, 1993.



Le pèlerinage de Kandy, au Sri Lanka, organisé pour vénérer la relique de la dent de Bouddha.

© J. Vieszi/Ask Images, Paris

l'espace les organisations sociales, les modes de vie, les croyances, les savoir-faire et les représentations des différentes cultures passées ou présentes.

L'apparition sur la Liste du patrimoine mondial de paysages culturels, comme les rizières en terrasses des Cordillères des Philippines ou encore les vignobles de Saint-Emilion en France, est l'une des conséquences positives de la révision des orientations, opérée en 1994. Quelques années auparavant, alors que l'intérêt des jardins historiques (comme ceux de Shalimar à Lahore, au Pakistan) était pleinement reconnu, des discussions stériles auraient sans doute retardé l'inscription de ces paysages culturels. Les mêmes remarques valent pour le patrimoine industriel. Avant de pouvoir être admis à «visage découvert», les sites industriels étaient présentés sous forme masquée: les mines de sel de Wieliczka en Pologne ou la saline royale d'Arc-et-Senans en France, par exemple, ont été classés respectivement en 1978 et 1988 pour leur valeur architecturale. Dans le même temps, l'effacement progressif des valeurs monumentales s'est traduit par l'intérêt porté aux routes, aux réseaux ferroviaires, aux fleuves, aux canaux, longtemps marginalisés sur la Liste du patrimoine mondial, en raison peut-être des difficultés juridiques soulevées par leur protection.

Les évolutions conceptuelles que trahissent ces choix sont considérables. En remettant en cause, pour la première fois, la notion de chef-d'œuvre héritée de l'Antiquité et enracinée dans la tradition européenne, le Comité du patrimoine mondial a ouvert la voie à une représentation plus équitable

du patrimoine de l'humanité. Un patrimoine commun et indivisible, où l'interaction de l'homme et de la nature est pleinement prise en compte, remplace peu à peu, dans notre imaginaire, ce patrimoine fragmenté dont la convention de 1972 perpétuait malgré elle le souvenir. Tongariro, la montagne sacrée des Maoris de Nouvelle-Zélande, n'est plus perçue comme très différente du mont Athos, même si, dans la première, des forêts et des fumaroles tiennent lieu de monuments chargés de valeurs sacrées, alors que le second abrite le plus vaste ensemble d'art byzantin du monde.

C'est ainsi que le patrimoine intangible opère un retour en force sur la Liste du patrimoine mondial. Longtemps refoulé par la convention de 1972, qui n'en fait mention qu'accessoirement et le subordonne à l'existence de témoins physiques, il est apparu, en raison même de sa vulnérabilité, comme le premier garant de la mémoire de l'humanité. Que deviendrait Marrakech, figée dans la conservation «muséale» de ses murailles, de ses mosquées, de ses palais, si la place Jemâa-el-Fna cessait d'être ce carrefour de cultures vivantes, traversé de musiques et de clameurs, bariolé de couleurs vives, saturé des senteurs de plusieurs mondes, que nous avons le bonheur de connaître? Que serait la ville de Kandy au Sri Lanka sans le pèlerinage qui, chaque année, attire des foules de fidèles, venus vénérer la relique insigne de la dent de Bouddha? Ou encore, que deviendrait le site de Sukur au Nigeria, si la communauté très structurée qui l'habite perdait brusquement les traditions qu'elle conserve depuis plusieurs siècles? ■

«Le patrimoine d'un pays est par essence son identité culturelle, et qu'il soit grand ou petit, majestueux ou simple, matériel ou immatériel, il doit être conservé et avoir une signification pour toutes les générations futures.»

I.M. Pei, architecte américain (1917-)



Les rocailles sont l'âme des jardins; les vieux arbres leur bien le plus précieux. Ici dans le «Jardin du maître des filets».

L'âme des jardins de Suzhou

Dans le sud de la Chine, les jardins de Suzhou recréent la nature en miniature pour célébrer l'harmonie entre le ciel et l'Homme. Parcours initiatique dans les méandres de ces paysages artificiels.

LU WENFU

ROMANCIER CHINOIS.



Au XIII^e siècle, l'Italien Marco Polo fut le premier à faire connaître Suzhou en Occident. Pour lui, ce paradis sur Terre était avant tout une cité florissante de la soie. Plus tard, d'autres Européens, fascinés par cette ville sillonnée de canaux, l'ont rebaptisée la Venise orientale. Dans les années 80, j'ai contribué à accroître sa renommée en la présentant comme le paradis des gourmets, dans mon roman *Vie et Passion d'un gastronome chinois*. Et quand, en 1997, l'UNESCO a inscrit sur la Liste du patrimoine mondial quatre de ses jardins classiques, Suzhou a encore ajouté une nouvelle dimension à sa réputation.

En tant qu'enfant de la nature, l'être humain, aussi cruel soit-il, ne peut pas se passer de la montagne, de l'eau, de l'herbe, des arbres, du soleil, de l'air. Si on l'éloigne de ces éléments, il étouffe, se sent mal dans sa peau, aspire à s'évader. Dès qu'il le peut, il part en vacances. Mais, plutôt que de faire du tourisme, un exercice fatigant, coûteux, voire périlleux, pourquoi ne confectionnerait-il pas une

réplique en miniature de la nature, «une nature artificielle» destinée à son usage quotidien?

En Europe, par exemple, les parcs sont très vastes. Des forêts immenses, parcourues d'abondantes rivières, se déploient à perte de vue, sans qu'aucun obstacle ne vienne perturber ce spectacle naturel. Ces parcs sont en réalité de grandes parcelles de nature que l'on a clôturées et quelque peu retouchées, en ajoutant des édifices ici et là, au bord de l'eau ou à la lisière des bois.

Les jardins paysagers chinois expriment davantage le concept d'harmonie entre le ciel et l'Homme, propre à la philosophie chinoise. Ceux de Suzhou sont le produit d'un véritable «usinage». Sur un terrain plat, on fabrique en miniature tous les éléments essentiels de la nature. Comme il est impossible de déplacer les montagnes, on construit des rocailles. Comme on ne peut pas détourner les fleuves et les rivières, on éventre la terre pour y faire courir de l'eau. Et il suffit de creuser sur trois mètres de profondeur pour créer un étang tant le sous-sol de Suzhou est gorgé d'eau. Ses habitants reconnaissent, sans fausse honte, qu'ils ont «falsifié» les montagnes et les rivières. Mais cette «falsification» est une véritable création artistique et, de ce fait, elle est fondamentalement vraie.

Les rocailles sont l'âme des jardins. Les pierres

dont elles sont faites – le réceptacle de l'âme – proviennent du lac Tai, qui se trouve à proximité de Suzhou. Rongés par l'érosion, ces ravissants rochers escarpés ont une si grande renommée que même les empereurs du nord lointain envoyaient leurs bâtisseurs les chercher pour en décorer leurs jardins. Les plus célèbres et les plus précieux d'entre eux sont appelés «cimes de roches». Leur qualité est évaluée suivant trois critères: ils doivent être «maigres» et non «charnus»; outre les «tunnels» qui les traversent de bout en bout, ils doivent contenir des galeries verticales; leur surface doit être ridée et non lisse.

Mais il ne suffit pas d'entasser de belles pierres pour créer une œuvre d'art. Les premiers maîtres du rocher, artisans de grand talent et hautement cultivés, sont apparus à Suzhou sous la dynastie des Tang (618-907) et des Song (907-1271), à l'époque où des jardins fleurissaient partout dans le pays. Puis ces pères du «paysagisme» chinois ont eu d'illustres successeurs, tant et si bien que sous la dynastie des Ming (1368-1644), la ville et ses alentours comptaient 200 à 300 jardins. Aujourd'hui, il en reste 77, dont 27 sont classés monuments nationaux. Mais nombre d'entre eux ne sont en fait que de grandes cours, des sortes de mini-jardins décorés de fleurs, de plantes, de bambous et de rocailles, comme en possèdent la plupart des vieilles résidences de Suzhou.

Sous la dynastie des Qing (1644-1840), Qing Gu Yiliang était un maître incontesté. C'est lui qui a créé la montagne de calcaire de la «Villa de la montagne étroite de beauté»¹ (*Huanxiu*). Vers la fin de sa vie, lorsque Gu Yiliang a perdu la vue, ses disciples ont pris la relève et achevé l'œuvre sous sa direction. Là est le secret de la beauté de cette montagne: elle a été construite avec l'âme de son maître, non avec ses mains; elle est la réplique exacte, en miniature, de la vraie montagne qui habitait son cœur. Ses dimensions sont modestes – elle couvre moins de 500 mètres carrés et ses pics ne dépassent pas sept mètres de haut. Mais dès que l'on entre à l'intérieur, on a le sentiment de pénétrer dans les entrailles d'une immense montagne sauvage située au bord d'un ravin tortueux. Et l'on songe alors aux mots de Chen Congzhou, un spécialiste contemporain du jardin chinois: «*la montagne qui ressemble à une rocaille est curieuse; la rocaille qui ressemble à une montagne est merveilleuse*».

Les jardins de Suzhou sont parsemés de toutes sortes de ponts miniatures

Toutefois, une montagne, à elle seule, ne fait pas un paysage. L'eau est un deuxième élément crucial du jardin. Or, pour l'y amener, il faut soit profiter d'un étang ou d'un ruisseau existant, soit creuser le sol. En tout état de cause, il faut savoir ouvrir des tranchées, y faire circuler l'eau, créer puis réunir les bras d'une rivière. Bref, il faut savoir imiter les méandres d'un cours d'eau, afin d'obtenir ce que nous appelons les «courants sinueux». Les maîtres de Suzhou excellaient en la matière.

Qui dit rivière dit ponts. Les jardins de Suzhou sont parsemés de toutes sortes de ponts miniatures, qu'ils soient en bois ou en pierre. Le «Jardin du

maître des filets»¹ (*Wangshiyuan*) abrite par exemple un très joli petit pont en arc que l'on franchit en deux ou trois enjambées.

Montagnes, cours d'eau, ponts... et les arbres? Un paysage sans plantes ni fleurs est un désert. Les vieux arbres sont le bien le plus précieux des jardins classiques chinois. Car on peut tout faire, y compris installer un jardin de Suzhou au beau milieu des Etats-Unis, mais pas fabriquer un vieil arbre. Dans le «Jardin attardez-vous»¹ (*Liuyuan*) trône un ginkgo millénaire. C'est à l'ombre de son feuillage en éventail que le maître du lieu a choisi de construire la rocaille.

Un angle mort serait ici comme un coup de pinceau raté

Il ne faut pas être impatient quand on visite Suzhou. A la différence de Versailles, où l'on saisit d'un seul coup d'œil la splendeur du palais et du parc, les jardins de Suzhou se cachent derrière de petites ruelles, comme des demoiselles dans un boudoir. Lorsque vous entrez dans un jardin, vous risquez même d'être un peu déçu: la première chose que vous voyez est une longue galerie qui zigzague devant vous. C'est «l'allée sinueuse conduisant à la beauté sereine», un élément fondamental de l'architecture du jardin. Au prime abord, elle peut vous paraître sans grand intérêt. Mais bientôt, derrière un mur, un bout de jardin vous fera un clin d'œil à travers les entrelacs d'une fenêtre sculptée. Des arbres et des kiosques se dessineront au loin... Encore quelques pas et au détour du chemin, un magnifique jardin se déploiera sous vos yeux. «Changer de paysage à chaque pas» est la seconde règle à respecter. Le spectacle se modifie au fur et à mesure que l'on avance. Pour éviter l'impression de monotonie et de répétition, on érige des parois percées de fenêtres sculptées, qui divisent le jardin en plusieurs unités sans pour autant obstruer la vue d'ensemble. Dans un jardin de Suzhou, les yeux n'ont pas un instant de répit. A chaque tournant, un rocher surprend le visiteur, ou une touffe de bambous, ou encore un bananier.

LU WENFU

Né en 1928, dans la province de Jiangsu (Chine), Lu Wenfu vit à Suzhou depuis 1945.

Journaliste, puis romancier, il a obtenu plusieurs prix littéraires nationaux. Vice-président de l'Association des écrivains chinois,

il dirige actuellement la revue mensuelle le Magazine de Suzhou, dont il est le fondateur.

En français, il a publié Vie et Passion d'un gastronome chinois (Philippe Picquier/UNESCO, 1989 et Philippe Picquier, 1996); Le Puits (Philippe Picquier, 1991). A paraître: Nid d'hommes (Seuil).



© L. Girard/Explores, Paris

Dans le «Jardin de la politique des simples».

1. Site inscrit sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.

«On doit choisir des galets de la taille d'un œuf d'oie afin que le pavage soit semblable au brocart du pays de Shu.»

Ji Cheng,
maître-jardinier chinois (1582-
vers 1634)



© Marie Béron/Explorer, Paris

Chaque parcelle de terre se présente comme un admirable tableau. Un angle mort serait ici comme un coup de pinceau raté.

Cette façon de découper l'espace au moyen de portes, de fenêtres, de galeries, de rocailles et de ruis-

seaux produit l'impression de contempler la nature en modèle réduit. Elle donne ce que nous appelons «un aperçu de la grandeur à travers la miniature».

Aujourd'hui, les architectes élaborent des projets avant de procéder à la construction d'un parc ou d'un terrain de jeux. Les maîtres des jardins de Suzhou n'avaient pas de plans. Ils puisaient leurs idées dans la poésie. Ils se sont aussi copieusement inspirés de la peinture chinoise, de même que celle-ci a souvent exalté la beauté de leurs œuvres. Ainsi, nombreux sont les peintres, poètes et calligraphes qui ont contribué à la création des jardins de Suzhou.

Ces derniers n'étaient jamais vraiment terminés. Au fil du temps, ils étaient agrandis, enrichis, perfectionnés. Une fois une rocaille, un ruisseau, ou un pavillon achevés, les maîtres avaient pour coutume d'inviter leurs amis lettrés à y savourer des alcools fameux et à laisser libre cours à leur verve lyrique. Les convives calligraphiaient les linteaux des portes et inscrivaient des sentences parallèles² sur leurs montants. Ils donnaient aussi des conseils sur l'emplacement d'un nouveau pont ou d'un nouveau kiosque. Plus tard, les maîtres enjolivaient leur jardin selon les avis reçus et invitaient de nouveau leurs amis à prendre un verre et à composer des vers...

En fût-il autrement, les jardins de Suzhou n'auraient sans doute pas eu ce raffinement qui les a rendus si célèbres. ■

2. Deux phrases dont certains mots établissent entre elles des correspondances sur le plan du sens et des consonances. Généralement, ces mots «assortis» occupent la même place dans les deux énoncés.

REFLETS DES ÉVOLUTIONS DE LA CHINE ANCIENNE

Le «paysagisme» classique chinois, cet art consistant à recréer des paysages naturels en miniature, n'est nulle part mieux illustré que dans les quatre jardins de la ville historique de Suzhou.

Universellement reconnus comme des chefs-d'œuvre du genre, ils ont été inscrits sur la Liste du patrimoine mondial en 1997. Ils reflètent non seulement la grande importance métaphysique de la beauté naturelle dans la culture chinoise, mais aussi les évolutions politiques, économiques et culturelles de la Chine ancienne.

Créés entre le ^{xvi}e et le ^{xviii}e siècles, à l'apogée de l'art du paysagisme chinois, les jardins classiques de Suzhou ont été conçus de manière à combler tant l'esprit que le cœur des habitants de la ville. Ces microcosmes, qui renferment tous les éléments essentiels de la nature et de la culture – l'eau, la pierre, les végétaux, les édifices, la poésie, la peinture – contribuent aujourd'hui à l'étude de l'architecture, des sciences humaines, de l'esthétique, de la philosophie, de la botanique, de l'ingénierie hydraulique, des sciences environnementales et du folklore de la Chine.

Le «Jardin de l'humble administrateur» est le plus grand des quatre (52000 mètres carrés). Il contient un lac qui occupe le cinquième de sa superficie et abrite une grande variété d'espèces végétales: lotus, glycines, forsythias et autres arbres et

arbustes à fleurs. Sa partie centrale est une reproduction en miniature du Yang-Tseu-Kiang inférieur, le troisième fleuve du monde, après l'Amazone et le Nil.

Le «Jardin attardez-vous», qui couvre plus de 23 000 mètres carrés, renferme, outre son célèbre «Pic couvert de nuages» (colline calcaire culminant à une hauteur de 6,5 mètres), la plus belle collection de stèles gravées d'inscriptions. (Œuvre de Xu Tai-shi, il date de la fin du ^{xvi}e siècle. Nettement plus petit (5400 mètres carrés), le «Jardin du maître des filets» a été construit au ^{xviii}e siècle. Il se distingue par une magnifique demeure comprenant quatre cours successives, bâtie dans le strict respect des règles féodales.

Le plus petit de ces quatre jardins (moins de 2 200 mètres carrés), qui est probablement le plus ancien, est le «Jardin de la villa de la montagne étreinte de beauté». Il a appartenu à l'académicien royal Shen Shixing et abrite la fameuse «montagne» de Qing Gu Yliang (voir article), dont les vallons, sentiers, grottes, ravins, précipices, crêtes et falaises artificielles semblent rivaliser avec la nature. ■

Que drainent-ils, les moulins de Kinderdijk?

On ne peut pas imaginer les Pays-Bas sans moulins. Mais ils n'ont pas seulement servi à inspirer les grands peintres flamands. Sans eux, la moitié du pays n'existerait pas.

SERGE VAN DUINHoven

ÉCRIVAIN NÉERLANDAIS.

Enfant, je voyais les moulins à vent comme des hélicoptères qui survolaient le paysage de mon imagination. Leurs formes étonnantes me paraissaient à la fois futuristes et archaïques. C'étaient des engins étranges, hors du temps, voguant sur les éléments: la terre, l'eau, le vent.

Mon père, ingénieur en hydraulique dans le Brabant septentrional, m'emmenait parfois sur un polder, où un meunier bossu m'enseignait «la langue» des moulins: «un moulin, toutes toiles dehors, marche «en tête», me disait le bonhomme, et lors des tempêtes, il marche «les jambes nues»». Les moulins pouvaient être «en joie» ou «en deuil»; ils pouvaient faire leur travail dans la solitude d'un polder ou en couple sur le bord du *boezem* (bassin de polder à proximité de la rivière et au-dessus de son niveau d'eau). Chacune de ces visites était pour moi une expédition aventureuse vers un monde irréel. Un monde fait d'eaux sombres et stagnantes, recouvertes d'une écume blanche, de réservoirs sentant le moisi, de vents bruissants et d'odeurs fortes.

Lorsque je me suis rendu dans le domaine de Kinderdijk-Elshout, situé au nord-ouest de l'Alblasserwaard (les terres en bordure de l'eau), j'ai découvert avec joie qu'il avait la même odeur que ces stations de pompage de mon enfance. Une odeur d'eau douce, de pierre fraîche, de gasoil, de cambouis et d'outillage. Curieux, je me suis d'abord dirigé vers l'usine. J'ai rôdé parmi les grandes machines... et je suis arrivé dans l'atelier de réparation. Devant ses baies vitrées, j'ai eu le souffle coupé. Le polder, les digues le long des deux canaux, le large lit de la rivière Lek, les jonchées ondulantes dans les deux bassins supérieurs, les 19 moulins, à même l'horizon, soutenant fièrement un ciel sombre et menaçant... sont comme dessinés par Ruysbroeck, Rembrandt, Mesdag ou quelque autre magicien du pinceau. Seul un bâtiment gris, au loin, et un curieux complexe d'appartements en forme de ferry-boat, rappellent le présent.

Non loin de la mer et à l'embouchure de quelques fleuves abondants, l'Alblasserwaard a toujours vécu à proximité et sous la menace de l'eau. Il a été inondé au moins une trentaine de fois. Le dernier raz-de-marée catastrophique, en 1953, a coûté



Parties de patins à glace à Kinderdijk. Les Hollandais ont créé leur pays grâce aux digues et aux moulins.

© Emile Luder/Rapho, Paris



Les boiseries grincent de toutes leurs nervures.

© J. Bistria/San Marcos, Madrid

Une première rangée de huit moulins circulaires en pierre ont été construits en 1738, dans le Nederwaard. Deux ans plus tard, le même nombre de moulins, mais cette fois-ci octogonaux et en bois, avec des toits de chaume, ont été érigés parallèlement aux premiers, dans l'Overwaard. Le réseau a été enrichi au fil du temps, avec de nouveaux moulins, écluses et stations de pompage. Ce système d'irrigation hydraulique innovateur a acquis une certaine réputation sous le nom de «drainage par paliers». Les moulins drainent tout d'abord l'eau dans les bassins des polders inférieurs. De là, ils la conduisent vers les réservoirs surélevés. Enfin, l'eau excédentaire est évacuée dans la rivière, en passant par une demi-douzaine d'écluses.

Aujourd'hui, les moulins sont tous maintenus en état de fonctionnement, prêts à servir en cas de défaillance du matériel moderne. Et ils sont tous habités. Une balançoire dans un jardinet, des légumes dans un potager, une chaloupe de pêcheur tirée sur la berge en témoignent. Un seul moulin est ouvert au public durant l'été. A l'intérieur, on peut non seulement se faire une idée de la taille impressionnante des roues à aubes mais aussi se représenter la vie frugale du meunier et de sa famille.

10 000 moulins en 1860, 900 aujourd'hui

Dans le moulin même, on se sent comme sur un bateau en pleine mer. Lorsqu'il tourne, ses boiseries grincent de toutes leurs nervures. A l'entrée, une cage est suspendue, renfermant un rat musqué mort. Au début du siècle dernier, les rats musqués ont été importés pour leur fourrure de Tchéquie et d'Amérique, mais, très rapidement, ils sont devenus une véritable plaie pour les habitants, car en creusant et en grattant, ils causaient d'importants dégâts aux digues. De nos jours, on les chasse encore massivement. Comestibles sous le nom plus appétissant de «lapins des eaux», ils sont préparés dans une sauce au vin.

DE L'ASTUCE

Inscrit sur la Liste du patrimoine mondial en 1997, le réseau des moulins de Kinderdijk-Elshout témoigne de l'ingéniosité et du courage des hommes, qui ont réussi, grâce à un système hydraulique astucieux, à stabiliser et à cultiver une large étendue de tourbière aux Pays-Bas.

Situés à l'extrémité nord-ouest de l'Alblasserwaard, ces 19 moulins ont permis de drainer les districts intérieurs de l'Overwaard (la haute terre) et du Nedervaard (la basse terre) jusqu'en 1950, date de leur fermeture. Ils sont encore tous en état de fonctionnement.

Avec ses polders d'amont et d'aval pourvus de systèmes de drainage naturels, ses cours d'eau, ses moulins, ses stations de pompage et ses déversoirs, le site est resté pratiquement inchangé depuis le XVIII^e siècle. Paysage typiquement hollandais, il bénéficie aujourd'hui de la protection des autorités, en tant que monument culturel et réserve naturelle. ■

SERGE VAN DUIJNHOFEN

Ecrivain et historien, Serge van Duijnhoven est un artiste polyvalent. Né à Oss (Pays-Bas) en 1970, il vit et travaille à Bruxelles (Belgique) où il a créé, avec le rappeur Def P. et le saxophoniste et poète Olaf Zwetsloot, le groupe De Spooksprekers. Il a également fondé la revue Millennium en collaboration avec une troupe de théâtre. Il a notamment publié *Obit in orbit*, un CD de poèmes et musique (Bezige Bij/Djax Records, 1998), ainsi que des œuvres poétiques et romanesques.

la vie à 1 800 personnes. L'inondation la plus tristement célèbre reste celle de 1421, quand dans la nuit du 18 au 19 novembre, les flots ont englouti quelque 60 villages. La légende rapporte qu'un chat aurait alors réussi à maintenir en équilibre un bébé dans son berceau, au milieu des vagues déchaînées. La digue sur laquelle le berceau se serait échoué a été nommée Kinderdijk, «la digue de l'enfant».

L'histoire néerlandaise doit beaucoup aux moulins à vent. Les digues ont permis la création de la partie ouest des Pays-Bas, certes, mais ce sont les moulins qui ont maintenu les terres endiguées habitables. Sans eux, la moitié de la Hollande actuelle n'existerait pas. Les hommes auraient fini par abandonner ces terres, las de leurs vaines batailles contre l'eau.

«Dieu créa le monde, mais les Hollandais créèrent la Hollande», disait René Descartes. Le philosophe français connaissait bien le pays pour y avoir vécu, mais il n'avait pas vu tout à fait juste. Il y a plus de 5 000 ans, les hommes habitaient déjà de nombreux endroits gagnés sur l'eau et survivaient dans les marécages. Pour preuve, les restes d'un canoë et d'un squelette féminin (baptisé Trijntje), découverts lors des travaux sur la Betuwlijn, une nouvelle ligne de chemin de fer très controversée.

Les premiers longs canaux de drainage dans l'Alblasserwaard datent du XI^e siècle. Cent ans plus tard, une digue entourait déjà la quasi-totalité du domaine et les bassins des deux courants qui traversent l'Alblasserwaard, l'Alblas et le Giessen, étaient aménagés. Ils sont devenus respectivement les districts du Nederwaard (la basse terre) et du Overwaard (la haute terre). En 1277, le comte Floris V de Hollande créait l'Administration des eaux et polders de ce district, organisme chargé de l'entretien des digues. Mais tous ces efforts se sont révélés insuffisants. A la suite d'une grande inondation survenue en 1726, il fallut se rendre à l'évidence: des moulins de drainage étaient indispensables.

«Pour rien au monde je ne voudrais vivre dans ces moulins, ne cache pas Henk Bronkhorst, qui gère ces habitations pour le compte de la Haute inspection des polders. Trop d'humidité, trop peu d'espace et trop de désagréments!» Pourtant, il se réjouit de leur inscription sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO. «Grâce à cette reconnaissance, nous pourrions sans doute les sauver du démantèlement», dit-il.

En effet, les moulins à vent hollandais ont subi un sort terrible. Vers 1860, ils étaient près de 10 000. Aujourd'hui, il n'en reste pas plus de 900. Et le fait que ceux de Kinderdijk aient pu être conservés en aussi grand nombre relève du miracle. En 1950, l'Administration des polders s'apprêtait à démolir tous ceux qui étaient «hors service». Remplacés par des pompes hydrauliques à gasoil capables d'évacuer l'eau excédentaire beaucoup plus rapidement, ils étaient perçus comme des objets inutiles et trop coûteux à entretenir. Grâce à la reconnaissance internationale qu'ils ont gagnée, leur avenir semble désormais assuré et Bronkhorst espère pouvoir récolter plus facilement les fonds nécessaires à leur restauration. «Nous en avons vraiment besoin. La pierre des moulins ronds est devenue poreuse au cours des années et un cinquième moulin est en train de s'écrouler», explique-t-il.

La gestion du domaine des moulins n'est pas tâche facile. Les communes, les paysans, les calvinistes, les hommes d'affaires et les administrateurs se sont régulièrement querellés au sujet de l'entretien des moulins, de la construction des voies d'accès et des parkings, du coût des projets... L'inscription du site sur la Liste du patrimoine mondial a encouragé la création d'une association chargée de gérer les intérêts de tous les moulins de ce domaine.

À l'entrée de Kinderdijk, à l'ouest des écluses, se dresse le Gemeenschapshuis, la maison communale. C'est ici que dans les moments difficiles, les administrateurs jugeaient l'ampleur du danger et décidaient quelles mesures prendre. Pendant les réunions de haut niveau, ils prenaient des repas copieux, dans une salle décorée de toiles de maîtres du XVII^e siècle. L'inspection de l'Overwaard avait l'habitude de recevoir les nouveaux membres de sa direction en leur servant du vin dans une coupe qui pouvait en contenir un litre. Le candidat était invité à tout boire d'une traite, puis à écrire un poème dans le livre de la maison communale. En voici un: «La coupe me fut offerte/avec ces paroles: bois-la, confrère/ puisque tu t'es risqué à ce poste/ici c'est l'eau que l'on repousse, non le vin».

Depuis la maison communale, on se rend facilement aux moulins de l'Overwaard. Plus on avance vers la digue centrale, plus on recule dans le temps. Les voi-

tures cèdent leur place aux vaches et aux moutons, qui paissent tranquillement. On n'entend plus que le jacasement des oiseaux aquatiques, des butors, des hérons pourpres, des hirondelles de mer, le chant d'un coq, le murmure des roseaux et du vent. On respire l'odeur des pommes mûres tombées des arbres. Je reste silencieux à la vue de cinq parapluies vert mousse, qui abritent la patience de quelques petits vieux en train de pêcher. Les ailes des moulins tournent obstinément et s'acharnent à combattre le vent. Un vent force six, à l'échelle de Beaufort.

Mais que drainent-ils, donc, les moulins? Que transportent-ils, d'ici à là?

Le symbole du combat jamais achevé pour garder la terre

Le réseau de Kinderdijk est le symbole du paysage de moulins typiquement néerlandais, en voie de disparition. Mais pour les Néerlandais, il est aussi le symbole du combat jamais achevé pour garder la terre. «La terre continue de s'enfoncer», dit Henk Bronkhorst, «et le niveau d'eau général a augmenté ces dernières décennies. Nous avons dû ajouter au bassin supérieur un autre réservoir, une sorte d'entonnoir pour pouvoir rassembler encore plus d'eau, ainsi qu'une pompe de plus dans les écluses.»

Chevauchant sur son canasson Rossinante, Don Quichotte s'attaquait aux moulins. Avec les moulins pour seule arme, les Hollandais s'attaquent à l'éternelle avancée des eaux. Selon certaines prévisions, dans quelques centaines d'années, le pays n'existera plus, à cause du réchauffement planétaire. L'eau reprendra aux hommes ce qu'ils ont conquis sur elle. L'Histoire nous dira s'ils ont été aussi téméraires que le seigneur de la Mancha.

Que drainent-ils, les moulins de Kinderdijk? C'est le temps qu'ils irriguent... ■

«Les fermes et les maisonnettes sont comme des gisants silencieux et désolés sur la terre stérile. Seuls les moulins semblent vivants et leurs ailes puissantes cinglent le vent qui s'engouffre dans les rideaux de pluie.»

Henri Polak, homme politique et écrivain néerlandais (1868-1943)



L'intérieur d'un moulin donne le sentiment d'être dans un bateau en pleine mer.

Les trésors ensablés des cités mauritaniennes

Autrefois riches centres commerciaux et intellectuels, les ksour mauritaniens luttent aujourd'hui contre les assauts du sable, du vent et de l'oubli.

MOUSSA OULD EBNOU

ÉCRIVAIN MAURITANIEN.



© Laurent Montaukapho, Paris

Des vagues de sable versicolores, allant du blanc au rouge, en passant par le beige, viennent sans cesse, du sud comme du nord, s'écraser contre l'imposante masse violacée de l'Adrar. Ce massif qui traverse la Mauritanie, entre les déserts de Majabat El Koubra et d'Aouker, abrite quatre joyaux: Oualata et Chinguitti, dans le nord, Tichitt et Oualata, dans le sud-est. Figées dans un univers minéral, ces vieilles cités, établies aux XII^e et XIII^e siècles et jadis si prospères, survivent aujourd'hui avec beaucoup de difficultés, dans un contexte hostile. Mais bien qu'agonisantes, elles en disent long sur l'histoire de cette région, dont le sort était étroitement lié à la nappe phréatique et aux tracés des routes commerciales entre le Maghreb, le Sahel et le monde noir.

Situés sur les grands axes caravaniers, ces ksour («places fortes» en arabe), dont Chinguitti fut sans doute le plus célèbre, s'étaient transformés au cours des siècles en véritables mégalofoles du commerce transsaharien, particulièrement celui de l'or et du sel. Négociants habiles, les Chanaguitta [habitants de Chinguitti] avaient établi des échanges réguliers avec le Maghreb, l'Égypte et l'Arabie, mais aussi avec la Guinée, la Côte-d'Ivoire et le Nigeria, affirmant en même temps leur rôle dans la diffusion de la culture arabe et islamique. Les caravanes marchandes en provenance de Chinguitti comptaient parfois plus de 30 000 chameaux, transportant du sel, de la laine, de la poudre à fusil, des dattes, du mil, du blé et de l'orge. Elles revenaient du sud avec de la poudre d'or, des esclaves, de l'ivoire, des peaux, des plumes d'autruche. Ces marchandises étaient ensuite revendues au Caire, à Sijilmassa, à Fès et surtout à Tlemcen, où Vénitiens et Génois venaient s'approvisionner.

Quant à Oualata («lieu ombragé» en berbère), dont l'origine remonterait, selon certaines sources, à une époque antérieure à l'islam, elle était du XIII^e au

XIV^e siècle un comptoir si important que son nom figurait sur les cartes européennes de l'époque. Une grande famille musulmane, les Maqqari, y avait établi un entrepôt chargé de collecter les marchandises du sud et de stocker, avant leur revente, celles en provenance du nord. C'est aussi à Oualata que les pèlerins d'Afrique occidentale se rassemblaient, avant de rejoindre Chinguitti, d'où partait la caravane annuelle pour La Mecque. Ce pèlerinage avait rendu la ville si célèbre que la Mauritanie fut longtemps connue sous le nom de Bilad Chinguil, le pays de Chinguitti.

Reliée à Oualata par une importante route marchande, Oualata était une ville très prospère, notamment entre le XIV^e et le XVIII^e siècles. Mais le commerce ne faisait pas sa seule richesse. Les Mauritaniens ont toujours attaché une grande importance au savoir. Musulmans sunnites de rite malikite, ils ont transformé leurs ksour en centres intellectuels d'une grande renommée, attirant nombre d'étudiants étrangers. Leurs bibliothèques et madrasas [écoles coraniques] ont jalousement conservé jusqu'à nos jours quelque 40 000 manuscrits d'une valeur inestimable. Il fut un temps où jusqu'à 40 savants habitaient dans une même rue, à Oualata! C'est du moins ce qu'on dit. Et à en croire l'étymologie du nom de cette ville, c'est sans



© Ch. Lionel-Dupont, France



L'entrée de la mosquée «Vers l'au-delà», à Chinguitti.



Les décorations des murs de Oualata inspirent toujours les dessins tracés sur les mains des femmes (voir photo p. 26).

© Patrick Lages, Paris
© M. Renaudeau/Hoa Qui, Paris

doute vrai, car il signifie «la cité des deux oueds»: l'oued des palmiers et l'oued du savoir.

Sur la route entre Oualata et Ouadane, Tichitt a su tirer profit de son emplacement pour se développer en une magnifique cité. Avec ses maisons à étages, ses murs aveugles au rez-de-chaussée, dont la porte constitue l'unique ouverture sur l'extérieur, ses façades en pierres chamarrées, elles est un conservatoire fragile d'un style d'architecture typiquement mauritanien.

A Ouadane, le grouillement de la foule s'est tari à jamais

La polychromie discrète de ses édifices tranche avec l'exubérance des façades à Oualata, ornées de dessins blancs sur fond brun rougeâtre, qui longent les pourtours des portes, des porches, des trous d'aération et des lucarnes. Particulièrement belles sont les rosaces entourant les pierres lustrales que l'on effleure des mains avant de faire les gestes rituels d'ablution, dans cette ville où l'eau a souvent manqué et dont les ruelles étouffent sous le sable et la poussière.

Mais ce sont surtout les murs des cours intérieures qui abritent les célèbres peintures de Oualata. Faites de motifs simples, se répétant à l'infini, ces ara-

besques mettent en évidence les escaliers, les portes, les lucarnes, les niches et les ajours. Elles sont généralement peintes avec une substance préparée à base d'ocre brune, de charbon de bois, de gomme et de bouse de vache.

Ces décorations sont typiques de Oualata. A Ouadane, par exemple, les maisons étaient bâties en grès rose ou gris, avec un liant d'argile et de paille. L'enduit d'argile, qui recouvrait tous les murs de la cité, pour les protéger des rares pluies, donnait à cette dernière un air extrêmement sobre et raffiné. Aujourd'hui, il ne subsiste plus que par endroits, trahissant le grave état de délabrement de la ville entière. Le rire des mômes, qui galopaient dans les ruelles étonnamment anguleuses et grimpaient les escaliers étriqués entre deux pâtés de maisons, s'est évanoui; le grouillement de la foule, tari à jamais. Un seul son émane désormais de ce royaume du silence: le sifflement du vent qui se heurte obstinément contre les façades fantomatiques. Les familles de Ouadane se sont retirées dans une petite partie de la «ville haute», désertant tous les autres quartiers. Et si, dans ces derniers, quelque édifice reste encore debout, c'est bien grâce à la perspicacité des bâtisseurs d'antan, qui l'avaient muni de rebords pour le

«Les déserts sont émouvants parce que c'est la nature devant l'homme. C'est aussi le spectacle de ce qu'elle pourrait être après lui, quand il aura disparu.»

Théodore Monod, naturaliste français (1902-)



Dans une maison de Oualata.

protéger de l'érosion éolienne et des pluies.

A Chinguitti aussi, le sable envahit lentement les cours des maisons abandonnées, à tel point que le sol des anciennes pièces d'habitation, croulant sous les pierres des murs effondrés, se trouve actuellement à plus d'un mètre au-dessous du niveau de la rue. Mais cette cité reste «l'âme du pays» et elle est moins dépeuplée que les autres. Sa célèbre mosquée, qui fut longtemps le symbole national du Bilad Chinguil, y dresse encore son minaret carré, défiant le temps.

En revanche, Tichitt, installée dans une cuvette au pied de l'Adrar, est bien moins à l'abri du sable. A en croire la légende, sept villes se superposent à cet endroit. Et celle qui est parvenue jusqu'à nous

s'ensevelit implacablement sous les dunes. Elle ne compte plus que quelques maisons, englouties jusqu'au premier étage. Il y a un siècle à peine, on pratiquait dans cette oasis une culture sous palmiers, capable de nourrir une population de plusieurs milliers d'habitants. Aujourd'hui, les rares palmiers fouettés par le vent gémissent, ensablés à mi-hauteur. L'année passée, des pluies diluviennes ont porté le coup de grâce à cette ville, en la détruisant à 80%. Par chance, sa splendide mosquée et son minaret carré, le plus beau de tous, ont échappé à la catastrophe.

Subissant les méfaits du climat saharien, voire sahélien dans le sud, victimes depuis des décennies d'une sécheresse dramatique, les villes anciennes de Mauritanie refusent néanmoins de s'engourdir. Le génie créateur des anciennes civilisations anime encore la culture mauritanienne. Les motifs des décors muraux de Oualata sont repris dans des dessins au henné que l'on trace encore aujourd'hui sur les mains et les pieds des Mauritanienne, de même que dans la bijouterie, l'artisanat du bois et du cuir, les broderies des vêtements masculins, la teinture des voiles des femmes, le tissage des tapis traditionnels et même sur les billets de la monnaie nationale, l'ouguiya. Les mélodies de Vala, célèbre musicienne de Chinguitti, devenue une figure emblématique de notre musique, sont encore jouées au *tidinit*, le luth maure. D'autres airs traditionnels, comme l'*Awdid*, qui accompagnait les chargements des caravanes de Tichitt, immortalisent les différents aspects de la vie des ksour, du temps de leur splendeur.

Ainsi la tradition séculaire se perpétue, à l'image de ces balanciers qui puisent encore l'eau des vieux puits dans les petits enclos agricoles et continuent, nonchalants, à se prosterner à travers les siècles. ■

MOUSSA OULD EBNOU

Moussa Ould Ebnou est l'un des plus grands romanciers mauritaniens de langue française. Il est actuellement conseiller chargé de la Culture à la présidence de la République. Il est notamment l'auteur des romans *L'amour impossible* et *Le Barzakh*, publiés respectivement en 1990 et en 1994, aux éditions L'Harmattan, à Paris.

COMMERCE, RELIGION ET CULTURE

C'est en tant que derniers témoins de la vie traditionnelle en milieu désertique que les anciens ksour mauritaniens de Ouadane, Chinguitti, Tichitt et Oualata ont été inscrits sur la Liste du patrimoine mondial en 1996. Représentative d'un mode d'occupation de l'espace, typique des populations nomades, chacune de ses villes comporte quelques axes principaux, qui servaient à l'accès des caravanes, ou conduisaient directement aux palmeraies et aux cimetières. Toutes sont entourées d'enceintes de défense, à présent réduites à quelques fragments, qui marquaient les frontières entre l'ancien ksar et les nouveaux quartiers. Leur architecture, aussi, s'est développée en fonction des exigences de la vie nomade: les maisons étant utilisées comme entrepôts la majeure partie de l'année, les pièces d'habitation remplissaient diverses fonctions, selon la saison ou le moment de la journée.

A la fois centres marchands et religieux, et foyers de la culture islamique abritant des dizaines de milliers de manuscrits anciens, ces quatre cités médiévales sont les seules à avoir survécu jusqu'à nos jours, malgré l'abandon du commerce caravanier, les conflits locaux et régionaux, la sécheresse, les famines, les épidémies. L'enclavement, le déplacement des centres administratifs et éco-

nomiques, ainsi que l'exode constant de la population ajoutent à la précarité de leur existence.

A la demande du gouvernement mauritanien, l'UNESCO a lancé en 1978 une campagne internationale de sauvegarde de ces villes, tout en finançant des travaux de restauration et de conservation, notamment des mosquées. Deux ans plus tard, l'Institut mauritanien de recherche scientifique a constitué un fonds d'archives photographiques et documentaires. En 1993, le gouvernement mauritanien a créé la Fondation nationale pour la sauvegarde des villes anciennes, qui a pour mission d'aider ces dernières à surmonter les causes de leur déclin et de les revitaliser par le biais de programmes intégrés de sauvegarde et de développement. Le projet «Sauvegarde et valorisation du patrimoine culturel mauritanien», financé par la Banque mondiale, inclut également les villes anciennes dans son domaine d'intervention. ■

Guanajuato, une mine d'Histoire

Lovée dans une étroite gorge de la Sierra Madre, au cœur du Mexique, Guanajuato est une de ces villes post-colombiennes taillées dans la pierre, qui semble surgir des entrailles des montagnes.

RAFAEL SEGOVIA

ÉCRIVAIN MEXICAIN.

Tranchant avec le paysage aride de Cuanaahuata («la colline des grenouilles»), cette gracieuse dame espagnole, vieille de 450 ans, continue à se protéger derrière ses fortifications contre les violentes rafales de vent, comme elle l'a fait, trois siècles durant, contre les assauts répétés des Chichimèques, ces indigènes nomades, ennemis jurés des conquistadors

Guanajuato repose sur un réseau de «rues souterraines» accessible par des escaliers taillés dans la roche. Ses vieilles demeures seigneuriales, ses églises baroques et néo-classiques, tout comme ses palais, couvents et hôpitaux respirent le charme d'une époque passée. Dans ses ruelles sinueuses, qui épousent parfaitement les formes du terrain accidenté, l'écho des pas qui y résonnaient jadis se confond avec les voix cristallines des fontaines, ricochant sur les dalles de pierre. Et un vieux souvenir de baisers interdits flâne toujours dans la Callejon del Beso, une ruelle si étroite qu'un jeune couple s'y embrassait de balcon à balcon, en catimini. Une histoire «guanajuatense» au dénouement tragique: Juliette fut cloîtrée et Roméo contraint à l'exil.

Le Festival Cervantino attire des hordes de curieux

Enclos dans la pierre, l'esprit de Guanajuato est imprégné d'une mémoire séculaire. Mais la ville n'est pas pour autant figée dans une somnolence ancestrale. Autrefois, un seul chemin se tortillait entre les parois rocheuses pour déboucher avec peine sur une vaste esplanade, l'actuelle Plaza de los Pastitos. Aujourd'hui, des tunnels ultramodernes transpercent les montagnes, multipliant les accès à ce centre touristique, économique, culturel et universitaire. Les milliers de touristes qui fourmillent sur les terrasses des cafés, les hommes d'affaires qui sillonnent cette ville prospère, les mineurs qui continuent, à l'instar de leurs pères, d'éventrer la terre pour en extraire l'or et l'argent, les étudiants qui contaminent ses multiples placettes de leur enthousiasme juvénile ont sorti de sa torpeur le petit bourg provincial, qui compte actuellement quelque 50 000 habitants. Sans parler du vacarme infernal qui, depuis une vingtaine d'années, envahit ses rues chaque mois d'octobre, quand le Festival Cervantino attire, outre les sommités internationales de l'art dramatique, des hordes de curieux souvent si bruyantes et, avouons-le, incultes, que les riverains sont allés jusqu'à demander au gouvernement fédéral de supprimer cette manifestation culturelle, pourtant très prestigieuse.

En croisant cette foule, je ne peux m'empêcher de me demander ce que serait devenue la vie ici, s'il lui avait été donné de suivre un cours plus paisible. Car

le destin de ce lieu fut plutôt mouvementé. Tantôt métropole en pleine effervescence, tantôt village exsangue, Guanajuato a évolué au gré des vicissitudes de l'histoire politique, ainsi que des succès et échecs des exploitations minières. Et j'ai bien l'impression que cette inconsistance a fini par influencer la mentalité bien particulière de ses habitants. Conscients de la précarité et de la fragilité de leur existence, vivant au hasard d'une découverte, attendant toujours la fortune tout en craignant la misère, les Guanajuatense se sont forgé une personnalité réservée, obstinée et terriblement encline à la foi.



© Marco/Ask images

Les 50 000 habitants sont conscients de la précarité de leur existence.



Des ruelles à fleur de colline.

© F. Arzelle/Mapho, Paris

RAFAEL SEGOVIA

Photographe, producteur, réalisateur, dramaturge, essayiste, traducteur, critique et professeur de littérature, Rafael Segovia, né à Mexico en 1951, est un véritable homme-orchestre. Coordinateur d'un grand nombre d'événements culturels et de projets de télévision, vidéo, cinéma et théâtre, il a notamment monté le spectacle

El Retablo de los Poetas o Amor y Muerte en el Siglo de Oro, présenté au Festival Cervantino en 1986.

Auteur d'un grand nombre d'essais littéraires, il se prépare aujourd'hui à publier ses textes critiques.

Je n'en veux pour preuve que le zèle d'un certain Antonio de Ordoñez, qui s'était mis dans la tête de trouver un trésor caché. En 1760, alors qu'on venait d'abandonner la mine de la Valenciana, située à cinq kilomètres de Guanajuato, il entama une longue et pénible exploration du terrain, refusant de croire que les ressources étaient épuisées. Cette aventure l'amena aux limites de la survie et du désespoir, mais sa foi demeura inébranlable. Au bout de quatre ans, ses compagnons d'aventure faillirent le lâcher. Il mit alors en œuvre ses dons de prêcheur, alterna homélies et suppliques, et réussit à les convaincre de poursuivre la quête. Quatre autres années s'écoulèrent, avec toujours autant de privations et de tourments.

Puis, le miracle s'accomplit. Antonio de Ordoñez découvrit la «Veta madre», veine mère de la Valenciana, l'une des plus riches au monde. Ordoñez s'enrichit et Guanajuato devint le premier centre mondial d'extraction de l'argent. Comme bien d'autres mines de la région, la Valenciana est toujours active. Son puits principal atteint 525 mètres de profondeur et ses galeries annexes totalisent près de 40 kilomètres de long. A l'époque, les ouvriers se rendaient dans la vieille mine par des escaliers obliques qui plongeaient à plus de 700 mètres dans les entrailles de la terre. Chaque mineur devait le parcourir 14 fois par jour, transportant 75 kilos de minerais. Voilà qui donne une idée des richesses amassées par l'empire espagnol pendant trois siècles.

Pour remercier le Ciel d'avoir récompensé ses efforts, Ordoñez décida de lui dévouer une part de ce que la terre lui avait offert. Aussi édifia-t-il une magnifique église, l'une des plus impressionnantes du pays. Les retables du grand autel, couverts d'or laminé, la profusion d'ornements et de pièces d'art en grande partie intacts, font de l'église de la Valenciana un échantillon unique de l'art churrigues-

resque, ce baroque mexicain qui marie harmonieusement les arts indigène et espagnol.

Un petit tour dans Guanajuato suffit pour comprendre à quel point la religion catholique y a joué un rôle primordial. Rien qu'au cours du XVII^e et du XVIII^e siècles, plus de 15 couvents, temples, églises et chapelles ont été érigés sur une superficie de moins de deux kilomètres carrés, qui correspond à l'actuel centre historique de la ville. Cette ferveur religieuse est aussi inscrite dans les noms de rue. Ainsi, par exemple, la rue du Sonneur conserve la mémoire de Luis Antonio Solorzano, sonneur de la paroisse de Santa Fé, qui régissait au début du XX^e siècle la vie quotidienne des Guanajuatenses, en leur indiquant les heures des messes, des veillées mortuaires et, le cas échéant, des couvre-feux.

Une âme à la fois surréaliste et conservatrice

Guanajuato fut longtemps, en effet, un bastion de la morale catholique dans sa forme la plus épurée. Ses habitants, enfermés dans la ville comme dans une immense demeure commune, se connaissaient tous et ne se privaient pas de reprocher la moindre pécadille à toute personne qui transgressait les bonnes mœurs. Dans ces conditions, le terrain était évidemment propice à l'émergence de toutes sortes de passions, les unes plus insensées que les autres, dont s'est emparé l'écrivain Jorge Ibagüengoitia, pour les transformer en récits pleins de délicatesse et d'humour. L'œuvre de ce chaleureux et talentueux fils de Guanajuato, mort prématurément en 1983, continue d'inspirer le théâtre et le nouveau cinéma mexicains, immortalisant ainsi l'âme à la fois surréaliste et conservatrice de ce village qui disparaît doucement sous l'effet de la modernité. ■

NÉE DE L'ARGENT

Fondée par les Espagnols au début du XVI^e siècle, la ville de Guanajuato, capitale de l'Etat du même nom, situé au centre du Mexique, est devenue le premier centre mondial d'extraction de l'argent. Née des mines, Guanajuato a toujours vécu en symbiose avec elles: l'aménagement de ses rues, dont les pittoresques «rues souterraines», l'édification de ses somptueuses églises, comme la Compañía et la Valenciana, qui comptent parmi les plus beaux exemples d'architecture baroque d'Amérique latine, la construction de ses nombreux barrages et installations hydrauliques, le forage de ses puits de mines, dont le plus impressionnant, la Boca del Infierno, plonge à 600 mètres sous terre, sont indissociables de son histoire industrielle.

La ville historique de Guanajuato et les mines adjacentes ont été inscrites sur la Liste du patrimoine mondial en 1988. ■



© Daniele Biglino/Contrasto

Le meilleur riz est cultivé par les plus pauvres sur les terrasses les plus hautes et les plus exigües.

On danse encore sur les escaliers du ciel

Pour sauvegarder les spectaculaires rizières en terrasse de la cordillère de Luzon, il faut d'abord préserver la culture indigène qui les a créées. Cet été, après plus de 50 ans de silence, les tambours des prêtres ifugao ont retenti.

ALFRED A. YUSON

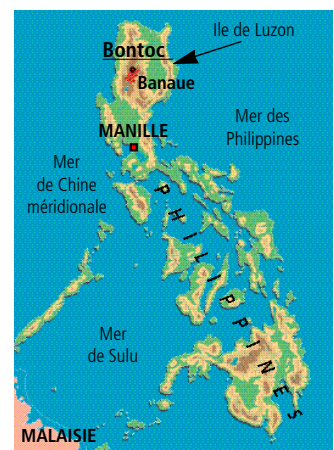
ÉCRIVAIN PHILIPPIN.

Les rizières de Banaue sont la huitième merveille du monde, disent les Philippins. Ils n'ont pas tort. De toutes les terrasses de riz qui escaladent les versants des Cordillères, à Luzon, la plus grande île de l'archipel, celles de Banaue constituent le plus beau témoignage du génie rural des tribus locales. Avec les rizières de Mayoyao, Kiangnan et Hungduan, elles constituent en quelque sorte la «marque déposée» de la culture ifugao. «Seul monument philippin construit sans influence ou intervention étrangère, ni aucune forme de travail forcé», selon la formule de l'architecte philippin Augusto Villalon, elles dotent la province d'Ifugao d'un paysage unique, né d'une complicité harmonieuse entre l'homme et la nature.

Ici, à plus de 1 000 mètres d'altitude, l'homme s'acharne à cultiver le riz depuis deux millénaires,

dans les conditions les plus adverses. Il sonde le terrain, il repère les surfaces concaves, il remplit de gravier les failles des pentes pour éviter les éboulements, il érige des murs de pierre, parfois hauts de six mètres et il rehausse, couche par couche, le niveau de la terre... Muni d'outils très simples, sans l'aide d'animaux, il redessine patiemment les flancs des montagnes, en respectant leurs replis naturels.

Larges parfois de trois mètres à peine, les terrasses ainsi aménagées sont pourvues d'un système d'irrigation ingénieux. Des conduites de bambou, de diamètres différents, permettent de contrôler l'apport d'eau selon la taille des parcelles. Chaque jeune pousse reçoit la quantité d'eau nécessaire et le trop-plein se déverse, à travers un réseau complexe, sur les terrasses inférieures. Des hommes et



ALFRED A. YUSON

Auteur d'une dizaine de recueils de poésie, romans, essais et contes pour enfants, Alfred A. Yuson, né à Manille en 1945, est vice-président de l'Union des écrivains philippins. Réalisateur et scénariste de films documentaires, il enseigne la littérature à l'Université Ateneo de Manilla. Il a reçu plusieurs prix littéraires, dont le Centennial Literary Prize (à l'occasion du centenaire de l'indépendance des Philippines) pour son dernier roman *Voyeurs & Savages* (Anvil Publishing, Inc., 1998). Sa publication la plus récente, un essai, s'intitule *The Word on Paradise* (Office of Research & Publications, Ateneo de Manila University, 2000).

des femmes tatoués perpétuent les gestes et les pratiques de leurs ancêtres. Tout comme au début de notre ère, ils n'utilisent que des engrais organiques et des pesticides d'origine végétale, récoltés dans les forêts voisines. Les vastes champs au pied des montagnes étant réservés à une élite fortunée, c'est dans les hauteurs que les paysans les plus pauvres se sont retirés pour cultiver sur les terrasses les plus exiguës le *tinawon*, le riz parfumé, bien plus apprécié que le riz commercial des basses terres. De toutes les cultures locales – patate douce, maïs, taro, haricot *mongo*, pois *cajan* – il est le seul à honorer les repas de fête, servi avec du poulet et du porc.

Après la découverte de l'archipel par Magellan, en 1521, les Espagnols s'emparaient des basses terres sans rencontrer de résistance. Mais ils allaient se casser les dents sur les montagnes et leurs tribus «infatigables et guerrières», baptisées Igorots (de *ygotot*, qui signifie «hommes des montagnes» dans les dialectes locaux). Ils résistaient à l'occupation militaire et aux incursions des missionnaires. Épouvantés par la chasse aux têtes, pratiquée par certains groupes, les Espagnols y répondaient par des expéditions punitives. Pendant plus de trois siècles, la confrontation entre les deux cultures s'est résumée à ces escarmouches sanglantes et sans lendemain, à ce jeu cruel entre chats et souris.

Si la culture indigène meurt, l'agriculture mourra avec elle

Avec l'occupation américaine, commencée en 1898, et la percée des ingénieurs militaires jusqu'aux hautes terres, les montagnards ont fléchi. Les missions épiscopaliennes américaines ont rencontré plus de succès que les tentatives d'évangélisation espagnoles.

Malgré cette forte présence missionnaire durant un siècle, les Ifugao n'ont pas abandonné leurs croyances ancestrales. *Bul-ol*, le dieu du riz, occupe une place particulière dans leur panthéon. Sa double effigie – une paire de sculptures de bois dur – veille toujours sur les greniers. Lors des cérémonies rituelles, les anciens égorgent des poulets, psalmodient des incantations divines et aspergent de sang sacrificiel les représentations du dieu.

Bien que le culte se perpétue, on trouve moins de ces vieilles statuettes, si finement sculptées, qui ornaient jadis les murs des maisons. Les gens ont appris à se séparer de leur héritage en échange de fortes sommes d'argent offertes par les collectionneurs itinérants. Autre chose a changé: avec la croissance de la population, les jeunes héritent de parcelles de plus en plus réduites. Et les leurres de la vie urbaine les attirent loin de ces rizières si difficiles à cultiver et à entretenir. Les hautes terres occupent 7% de la surface totale des Philippines, elles n'abritent plus que 2% de la population du pays.

Pour les Philippines, la sauvegarde des terrasses est devenue une affaire d'Etat. Le gouvernement national les a déclarées «trésors nationaux» en 1973 avant d'instituer, voici un peu plus de 10 ans, une région autonome des Cordillères (RAC), rassemblant les provinces enclavées de la Cordillère.

Mais si de nombreux projets scientifiques et



© F. Meyer/Magnum, Paris

technologiques ont déjà été mis sur pied pour la sauvegarde des rizières, peu d'efforts ont été entrepris pour préserver la culture indigène dont elles sont issues. Si elle meurt, l'agriculture mourra avec elle.

A la mi-août, cette année, la Commission nationale pour la culture et les arts (NCCA) ressuscitait le *patipat*, le rite agricole que les *mumbaki* (prêtres ifugao) avaient célébré pour la dernière fois en 1944. Après un long silence, les *tagtags* ont retenti de nouveau dans le village d'Amduntog. Ces boucliers en bois, frappés avec des bâtons, rythment la danse du *patipat*, qui chasse des rizières les mauvais esprits et les rats, ces ravageurs de récoltes qui détruisent les terrasses en y creusant leurs terriers.

«Après avoir chanté des invocations et offert un sacrifice animal, les *mumbaki* se sont joints à quelques hommes du village pour battre le *tagtag*, rapporte l'écrivain philippin Dexter Osorio. Tous portaient le traditionnel cache-sexe rouge et la parure de dongla, ces feuilles pourpres que l'on utilise pour les rites. Au rythme complexe des percussions, la file d'exécutants ondulait en dansant autour du village. En tête, un *mumbaki* brandissait sa lance à intervalles réguliers, ponctuant la cadence de hululements spo-



© McCurry/Magnum, Paris



«Aujourd’hui, les terrasses souffrent. Mais, fait plus remarquable, elles continuent à fonctionner.»

Fidel Ramos, ancien président philippin (1928-)

Les Philippines tiennent à préserver ces rizières en terrasses, déclarées «trésors nationaux» en 1973.

radiques, repris par tous. Arrivé aux lisières des terrasses, le groupe rencontra un autre cortège, venu du village voisin de Nalnay. Les enfants, qui représentaient une bonne moitié des participants, battaient leurs boucliers avec enthousiasme, pour rivaliser avec les aînés. Les deux files de danseurs, confondus en une orgie contrôlée de sons, de couleurs et de mouvements, continuèrent leur chemin, à travers les terrasses, vers la rivière où les rats et les mauvais esprits étaient supposés se noyer. Un membre du groupe de Nalnay expliqua que les anciens n’avaient pas voulu se joindre au rituel.»

Comment dès lors ne pas se demander, avec Dexter Osorio, si ce n’est pas la culture ifugao qui souffre d’érosion? «Depuis que l’éducation occidentale standardisée et le christianisme ont été introduits dans les Cordillères, dit-il, les vieux rituels ont été délaissés et les croyances traditionnelles oubliées, ce qui conduit à une apathie et à l’érosion du sentiment d’identité.»

Toutefois, la participation massive des enfants au rituel laisse espérer que l’érosion culturelle n’est pas irréversible et qu’il n’est pas trop tard pour garder vivant le génie des ancêtres qui ont bâti ces magnifiques escaliers pour nous rapprocher du ciel. ■

LE RÔLE PRIMORDIAL DU SACRÉ

Au nord des Philippines, l’île de Luzon, la plus grande des 7 000 îles de cet archipel, abrite quelque 2 000 hectares de rizières en terrasses. Inscrits sur la Liste du patrimoine mondial en 1995, les quatre groupes de rizières dans les municipalités de Banaue, Mayoyao, Kiangan et Hungduan se trouvent dans la province d’Ifugao, partie de la région autonome administrative de la Cordillère. En suivant les courbes naturelles des Cordillères, ces rizières créent un paysage splendide, qui traduit l’harmonie conquise et préservée entre l’homme et son environnement.

Chaque groupe de terrasses est entouré de forêts privées (muyong), gérées selon les traditions, et abrite quelques petits villages. Recouvertes d’un toit de chaume pyramidal, les maisons en bois ont une pièce unique. Surélevées par quatre poteaux, elles sont accessibles par une échelle, remontée la nuit.

Une rizière sacrée, la première à être plantée et moissonnée, occupe le centre du hameau. A proximité du village, sur la colline des rites, les sages (mumbaki) vivent et officient dans une hutte, entourée de plants de bétel sacrés.

Le sacré joue un rôle primordial dans la culture du riz. Les méthodes ancestrales pratiquées encore aujourd’hui perpétuent le savoir-faire des Ifugao dans le domaine de l’ingénierie et de l’écologie hydrologique. Mais ces dernières décennies, l’équilibre social des communautés a été fragilisé, beaucoup de terrasses ont été abandonnées et le déboisement a gravement touché l’environnement. L’absence de vision d’ensemble ayant conduit à l’échec des tentatives sporadiques de préservation des rizières, la Commission des terrasses Ifugao (ITC), créée en 1994, a élaboré un schéma directeur sur six ans, qui favorise une approche holistique. ■

JUAN GOYTISOLO

Juan Goytisolo est né en 1931 à Barcelone et vit entre Paris et Marrakech.

Il est l'auteur d'un grand nombre d'essais, de critiques, de nouvelles et de romans (Jeux de mains, Duel au Paradis, Le Cirque, Fêtes, L'Ile, Jean Sans Terre, Paysages après la bataille, La Longue vie des Marx, Etat de siège) qui lui ont valu une notoriété internationale. Dernière parution en français: Trois Semaines en ce jardin, Paris, Fayard, 2000.



Cette place est unique au monde. Tous les jours, musiciens, conteurs, danseurs, jongleurs et bardes s'y produisent.

Les mille et une nuits de la place

Les traditions et conteurs de la célèbre place de Marrakech, d'une richesse et d'une variété uniques au monde, sont à l'origine du nouveau concept de patrimoine oral et immatériel de l'humanité.

JUAN GOYTISOLO

ÉCRIVAIN ESPAGNOL.

Mon premier contact avec la littérature orale sur la place Jemâa-el-Fna de Marrakech m'a conduit à une réflexion sur la spécificité de la littérature écrite, à partir des différences entre ces deux modes d'expression. Dans la communication orale, le locuteur peut se référer à tout moment au contexte, c'est-à-dire à une situation concrète et précise que toute l'assistance connaît bien. Dans le cas de la littérature écrite, l'auteur et le lecteur n'ont rien en commun, si ce n'est le texte écrit par le premier et le fait d'appartenir tous deux (par la naissance ou par l'apprentissage) à une même communauté linguistique. La littérature orale établit une communication entre un locuteur et un auditeur, qui ont tous deux une expérience proche ou identique du monde. La lecture d'un roman, en revanche, établit une communication entre un nar-

rateur et un lecteur, le premier n'étant pas en mesure de vérifier si le second possède, au moment de sa lecture, la connaissance du contexte, requise par le texte narratif. C'est pour cette raison que le lecteur, éloigné du texte dans le temps et/ou dans l'espace, a besoin d'un intermédiaire qui recrée le contexte, pour suppléer précisément à ses lacunes. D'où la présence, dans les romans traduits, de notes explicatives de l'éditeur ou du traducteur.

Dans la *halca*, cercle d'auditeurs et de spectateurs qui se forme autour du conteur, rien de tout cela n'est nécessaire. Le conteur s'adresse directement à des personnes, qui sont par définition ses complices. Le texte qu'il déclame ou improvise fonctionne comme une partition, laissant à l'interprète une grande marge de liberté. Les variations de la voix et du rythme déclamatoire, des expressions et des gestes, ont ici un rôle primordial: un texte



Levant une foule nombreuse, dans un perpétuel

© Richelieu Qui, Paris

e Jemâa-el-Fna

selon toute vraisemblance sacré peut ainsi être parodié et rabaissé au rang de scatologie. Dans les contes pour enfants et les chansons de geste, l'usage fréquent des sketches cynégétiques (évoquant la chasse) et para-linguistiques souligne la magie, la force, ou l'aspect dramatique des épisodes racontés.

Au fur et à mesure que s'amélioraient mes connaissances du *darixa* (l'arabe dialectal du Maroc), j'ai pu apprécier la richesse et la variété des traditions orales de la place de Marrakech, en assistant, non seulement à l'interprétation des œuvres classiques comme *Les Mille et Une Nuit*, la *Antaria*, etc. et des légendes inspirées par *Xeha*, *Aicha* et *Kandixa* pour ne citer que ces trois héros populaires, mais aussi aux improvisations burlesques et, parfois, aux pantomimes sexuelles de *halaiquis* (conteurs) de grand talent. Je veux parler notamment de Saruh et de Bakchich, aujourd'hui décédés. Tous deux recouraient à des euphémismes, dont les finauds détenaient les clés, pour avoir participé assidûment à la *halca*.

Mais dans ce grand creuset de cultures populaires qu'est la place Jemâa-el-Fna convergent deux autres traditions: la berbère et celle des *gnawi* (population de descendants d'esclaves d'une confrérie populaire marocaine). La première se

caractérise par des chants et des récitals en tamazight, la langue berbère majoritaire, ou en soussi, le berbère de la région d'Agadir. Son registre embrasse des poèmes d'amour, des élégies, des œuvres de critique morale et sociale. La seconde contient un vaste répertoire d'invocations et de prières, propres aux cérémonies de transe rituelle. Une étude récente du professeur Hamid Hogadem réunit en un volume les enregistrements faits par l'auteur des actuels *halaiquis* des trois traditions. Elle sera prochainement publiée sous le patronage de l'UNESCO.

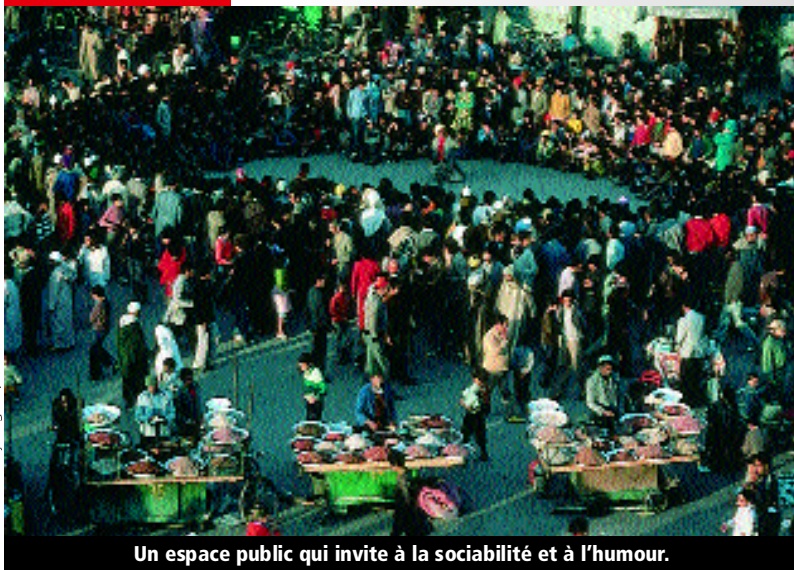
Au fil des ans, mes réflexions sur la spécificité de la littérature se sont étendues aux relations entre les littératures orales et écrites. Leur interdépendance, dans les cultures européennes et arabes, montre que la littérature orale, codifiée et répertoriée, a nourri la littérature écrite et qu'en retour celle-ci a influencé celle-là, en s'infiltrant dans le circuit du récit oral. De nombreux textes médiévaux, tant lyriques que narratifs, ont été écrits pour être récités et une lecture adéquate de ces textes doit tenir compte de leur dimension auditive et para-linguistique.

Le spectacle de la place de Marrakech court le risque de disparaître

Il est très significatif que le secteur le plus innovant et le plus réactif de la narration au xx^e siècle (James Joyce, Louis-Ferdinand Céline, Arno Schmidt, Carlo Emilio Gadda, Guiamaraes Rosa, Guillermo Cabrera Infante...) amalgame justement l'écrit aux éléments de base de la tradition orale. Leurs romans suggèrent une lecture à voix haute permettant d'apprécier à sa juste valeur le défi littéraire sous-jacent. En ce qui me concerne, je souhaiterais souligner à quel point le souffle oral de la place m'a stimulé dans la rédaction de mon roman *Makbara*. Sans lui, mon œuvre serait probablement différente. L'audition, c'est-à-dire la présence simultanée de l'auteur ou récitant et du public attentif à son écoute, confère aux textes poético-narratifs une dimension nouvelle, comme aux temps de Chaucer, Boccace, Juan Ruiz, Ibn Zayid, ou Al Hariri. Une continuité souterraine relie le Moyen Âge à l'avant-garde littéraire du siècle qui se termine. Comme le signale subtilement le grand théoricien russe Mikhaïl Bakhtine, une œuvre ne peut vivre dans les siècles à venir si elle ne se nourrit pas des siècles passés... Tout ce qui n'appartient qu'au présent est condamné à mourir avec lui.

Pour de nombreuses raisons, la fragilité, pour ne pas dire la précarité, de l'espace public de Jemâa-el-Fna est pour moi un objet de préoccupation récurrent. Fruit d'un heureux concours de circonstances (certains documents signalent son existence au milieu du xvi^e siècle), le spectacle de la place de Marrakech court le risque de disparaître et d'être balayé par les assauts d'une modernité incontrôlée, qui menace nos vies et nos œuvres. Encore considérée jusqu'à une date récente comme un résidu tiers-mondiste par une bonne part de l'élite européanisée des Marocains (de fait, la place fut provisoirement fermée après l'indépendance du pays, mais la pression populaire contraignit les autorités à la rouvrir), elle s'offre le paradoxe d'être appréciée pour ce même anachro-





Un espace public qui invite à la sociabilité et à l'humour.

«Marrakech était la cité où les légendes noires et blanches s'entrecroisaient, les langages s'entremêlaient et les religions se heurtaient au silence immuable des sables dansants.»

Fatima Mernissi, sociologue et écrivaine marocaine (1940-)

nisme. Elle est même considérée par les urbanistes des sociétés techniquement avancées du prétendu Premier Monde comme un modèle souhaitable et, de ce fait, digne d'être imité, comme lieu de rencontres et de communication sociale, où des gens de toutes classes et origines peuvent manger, marchander, flâner, se retrouver, jouir de la richesse et de la variété d'un espace en perpétuel mouvement. Comme je l'ai dit voici déjà bien des années, la place peut être détruite par décret, mais non créée par décret. En prendre conscience contribuera sans doute à la sauver.

La circulation toujours croissante, la dégradation de l'environnement et, surtout, certains projets immobiliers en contradiction flagrante avec les clauses de protection prévues par la loi de 1922 – projets dont la réalisation défigurerait pour toujours les environs de

L'UNESCO À LA RESCOUSSE DES HALAIQUIS

Langues, littérature orale, musique, danse, jeux, mythologie, rites, coutumes, savoir-faire... sont autant « d'expressions culturelles », que l'UNESCO s'est engagée à protéger en 1997.

À l'origine de cette entreprise innovatrice: la place Jemâa-el-Fna et l'engagement d'un homme, l'écrivain espagnol Juan Goytisolo, qui vit une partie de l'année à Marrakech. « Tout a commencé quand j'ai écrit, il y a quelques années, un article contre le projet de construction d'un immeuble en verre de 15 étages sur la place, explique-t-il. Je me suis battu, car je suis convaincu que toute modification de l'agencement de Jemâa-el-Fna risque de mettre en péril ce miracle qui s'y produit quotidiennement depuis cinq siècles [voir article]. Je crois que les autorités ont été sensibles à mon raisonnement, en particulier quand je leur ai dit: « Que se passerait-il si l'on amputait la Tour Eiffel de 60 mètres? Pareille décision ne concernerait pas que la mairie de Paris, mais l'humanité tout entière! ». Le projet a été abandonné. »

Un peu plus tard, un autre projet est né: celui de répertorier les chefs-d'œuvre du patrimoine oral et immatériel de l'humanité. Des traditions orales et autres formes d'expressions culturelles populaires, ainsi que les lieux qui les hébergent, pourront bientôt s'enorgueillir de ce nouveau titre. Un jury de neuf membres, qui sera renouvelé tous les quatre ans, a été désigné par Koïchiro Matsuura, directeur général de l'UNESCO. Les pre-

Jemâa-el-Fna – sont suffisamment graves pour déclencher une mobilisation internationale en faveur de ce patrimoine oral et immatériel en péril. Depuis la réunion d'experts organisée par l'UNESCO à Marrakech en juin 1977¹, nous savons avec certitude que c'est l'unique lieu de la planète où, chaque jour de l'année, musiciens, conteurs, danseurs, jongleurs et bardes jouent devant une foule nombreuse, dans un perpétuel renouvellement. La place nous offre un spectacle permanent dans lequel s'estompe la distinction entre acteurs et spectateurs: tout le monde peut être l'un ou l'autre s'il le désire. Face au rouleau compresseur des moyens d'information qui homogénéisent et appauvrissent nos vies, en les capsulant dans les ténèbres télécommandées du privé, Jemâa-el-Fna oppose l'exemple d'un espace public qui invite à la sociabilité, grâce à l'humour, la tolérance et la diversité, créés par ses poètes, ses picaros et ses conteurs.

L'adoption, en 1997, du concept de patrimoine oral et immatériel de l'humanité, par la Conférence générale de l'UNESCO, apporte un soutien décisif à l'engagement de protéger un nombre considérable de traditions orales et musicales, de savoirs et savoir-faire artisanaux, sans oublier leurs détenteurs, les « trésors humains vivants »².

Aujourd'hui, il n'est plus possible d'alléguer l'ignorance devant l'évidence que toute cette richesse culturelle, qui fut le noyau séminale de ce que nous appelons « la haute culture », sera balayée si nous n'accourons pas à sa rescousse. ■

1. *C'est lors de cette réunion sur la préservation des espaces culturels populaires que l'on a défini un nouveau concept d'anthropologie culturelle: le patrimoine oral de l'humanité.*

mières candidatures peuvent être déposées jusqu'au 31 décembre 2000 et les premiers bijoux du patrimoine oral et immatériel de l'humanité seront proclamés en juin 2001. De nouvelles œuvres seront ajoutées à la liste tous les deux ans. « La caution de l'UNESCO, dit Juan Goytisolo, incite de nombreuses personnes à porter un regard neuf sur certains phénomènes culturels. Il est important de comprendre que la disparition d'un seul halaiqui (conteur) est beaucoup plus grave pour l'humanité que la mort de 200 auteurs de best-sellers. Seule, l'UNESCO ne peut pas sauver les halaiquis, mais elle peut y contribuer. Nous avons enregistré leurs voix et leurs récits vont être publiés. Il faut éviter de « muséifier » ce qui est vivant et au contraire l'aider à rester vivant. Il faut éviter que ces conteurs finissent leurs jours en faisant la manche. Par exemple, les écoles pourraient emmener leurs élèves écouter les halaiquis, pour leur faire découvrir leur propre culture et leur apprendre, en somme, que tous les contes ne sont pas la propriété de Walt Disney. » ■

La Corée du Sud contre la corruption

Des associations de citoyens animent une campagne contre la corruption. Elles ont commencé par publier une liste noire de candidats aux élections d'avril 2000. Mais la vieille garde des partis bloque les réformes.

GLENN MANARIN

JOURNALISTE À SÉOUL.

S'il on en croit un vieux dicton sud-coréen, lorsqu'un homme accède à de hautes fonctions politiques, la fortune de sa famille est assurée pendant trois générations. Pourtant, avec l'apprentissage de la démocratie, les Coréens prennent conscience de leur pouvoir d'intervention dans la vie publique. Il ne tient qu'à eux d'écarter les hommes politiques corrompus. A condition de s'unir.

En ce sens, les élections législatives du mois d'avril 2000 ont marqué un tour-

nant historique. Le 10 janvier, la Coalition des citoyens pour la justice économique, une ONG, publiait une liste de 167 candidats «indésirables». Cette liste noire regroupait des politiciens «corrompus» et opposés à la mise en place d'un dispositif anti-corruption, ainsi que d'autres, qui avaient violé la loi électorale.

Dans les jours qui suivirent, 470 associations civiques se sont regroupées pour former un front uni, l'Alliance des citoyens pour les élections générales 2000 (CAGE). Aussitôt, cette coordination ajoutait 47 noms à la liste noire et menaçait de lancer des campagnes contre les hommes politiques sur la sellette si leurs partis refusaient de les remplacer par d'autres candidats.

La réponse, sans surprise, ne s'est pas fait attendre. L'Alliance, ont accusé les partis, se livrait à du «terrorisme politique». Ils invoquaient la loi électorale interdisant aux groupes non politiques, à l'exception des syndicats, de participer à une campagne électorale. Mais sous la pression des électeurs – dont 80% ont déclaré ne pas avoir l'intention de voter pour les candidats sur liste noire –, le président Kim Dae-jung et l'Assemblée nationale ont été contraints d'amender la loi électorale pour autoriser la campagne de l'Alliance.

Une liste «de rejet» de 86 noms, dont 22 «cibles prioritaires»

Cette décision a porté un coup fatal aux politiciens corrompus. Devant la menace des campagnes de citoyens, les partis ont fait un tri parmi leurs candidats et ont souvent choisi de miser sur des jeunes. Mais certaines candidatures de personnalités figurant sur la liste noire ont été maintenues. L'Alliance des citoyens a riposté en établissant une nouvelle liste, cette fois dite «de rejet», où figuraient 86 noms dont 22 «cibles prioritaires» – des vieux ténors de la politique pour la plupart.

L'Alliance a alors organisé des manifestations, des pétitions, des campagnes par téléphone et par courrier électronique. Elle a également créé des sites Web destinés aux jeunes électeurs, avec l'appui de stars de cinéma et de vedettes de la télévision et de la musique. Dans les jours précédant les élections, ces sites ont enregistré près d'un million de visiteurs.

Le 14 avril, les Coréens ont ainsi découvert une scène politique régénérée. Les électeurs avaient sanctionné 70% des candidats sur liste noire et élu uniquement sept des 22 «cibles prioritaires»; 80% des membres de la nouvelle assemblée étaient de jeunes juristes (âgés de 30 à 50 ans) élus pour la première ou la seconde fois. Ces élections ont ainsi marqué l'émergence d'une société civile décidée à débarasser le pays des politiciens véreux.

Ce mouvement est l'héritier d'un long processus démocratique qui a culminé en 1987, lorsque les classes moyennes et les ouvriers se sont alliés aux étudiants pour obliger le président Chun Doo-hwan à



Manifestation devant l'Assemblée nationale, le 7 février 2000 à Séoul.

© Yun Ja-hyung/AP/Boomerang, Paris

organiser des élections dignes de ce nom. «*La lutte anti-corruption prend la relève du combat pour la démocratie des décennies précédentes*», explique Kim Geo-sung du Réseau anti-corruption coréen. *Ce n'était pas possible avant, car nous [la société civile] n'avions pas suffisamment de poids pour organiser ce type d'activités.*»

Dans un pays habitué à voir les affaires de pots-de-vin et de trafics d'influence s'étaler à la une des journaux, la mobilisation n'aurait pas pris une telle ampleur sans la crise financière de 1997, largement due à la collusion entre le gouvernement, les conglomerats industriels (*chaebol*) et les banques, selon de nombreux analystes. «*La crise est à mettre au compte des politiciens qui tiraient les ficelles du système économique*», souligne l'universitaire Kim Young-rae. En juillet 2000, un rapport de l'Institut coréen d'études économiques soutenait que la corruption avait entraîné une diminution de 1,5% de la croissance nationale.

«*Nous avons décidé de profiter des*

élections de cette année pour sortir du cercle vicieux qui conduisait à réélire des candidats corrompus», explique Woo Pil-ho, coordinateur du mouvement Solidarité populaire pour une démocratie participative. Reste qu'après le scrutin, plusieurs leaders associatifs ont été impliqués dans des affaires. Un représentant de l'Alliance des citoyens qui avait accepté un pot-de-vin d'un candidat a même été arrêté.

Le système permet encore de perpétuer la corruption

Quant aux jeunes députés élus qui ont voulu accélérer le rythme des réformes anti-corruption, ils se sont heurtés à la vieille garde de leur parti. Ainsi, malgré le soutien du président Kim Dae-jung (qui vient de décréter la «*guerre*» à la corruption), le projet de réforme de la loi électorale n'a pas pu être voté car la nouvelle assemblée, où aucune majorité claire ne se dégage, est restée paralysée pendant une grande partie de l'année. «*Nous devons changer le système et les mentalités*, insiste

Kim Geo-sung, du Réseau anti-corruption coréen. *Pour l'heure, le système permet encore de perpétuer la corruption. Et si vous tirez la sonnette d'alarme, vous risquez d'être mis au ban de la société.*»

Cependant, forts de leur succès à l'occasion des élections, les principaux mouvements de citoyens ont fondé une organisation permanente: l'Alliance de solidarité sociale et civique coréenne. Ils réclament que de nouvelles lois obligent les partis politiques à tenir une comptabilité transparente et à disposer de structures démocratiques, en particulier pour les investitures. Ils revendiquent également que les citoyens aient davantage les moyens de contrôler leurs élus.

Aujourd'hui, toute l'Asie a les yeux tournés vers la Corée du Sud, cette jeune démocratie qui est aussi l'un des pays les plus développés du continent. «*Les ONG coréennes ne demandent pas mieux que de servir de modèles*, conclut Kim Geo-sung. *D'autres pays pourraient nous emboîter le pas, mais à condition que leur société civile ait un poids suffisant.*» ■

Corruption

THAÏLANDE: LE GRAND DÉBALLAGE

La société civile proteste contre la corruption. Chaque jour apporte son lot de scandales. Un dispositif institutionnel se met en place mais une véritable révolution culturelle est indispensable.

LAURENCE W. SRESHTHAPUTRA

JOURNALISTE AU QUOTIDIEN BANGKOK POST.

Il ne se passe plus un jour sans que paraissent dans la presse de nouvelles révélations sur la corruption en Thaïlande. Evolution, révolution? Pourquoi s'en prendre aujourd'hui à un mal si longtemps accepté et quelle est la véritable marge de manœuvre des croisés anti-corruption?

Cette année, le spectacle a franchement pris des airs de grand déballage. Il y a eu tout d'abord le feuilleton en cinq tours de mars 2000 avec le scrutin des premières élections sénatoriales: la nouvelle Commission électorale a renvoyé les électeurs aux urnes après chaque constat d'irrégularités et d'achats de votes. Puis en avril, Sanan Kachornprasart, le tout puissant ministre de l'Intérieur et secrétaire général du parti démocrate, a dû démissionner suite aux accusations de la Commission nationale de lutte contre la corruption (NCCC).

Autre épisode marquant: les émeutes de Nakhon Si Thammarat (une province du sud) provoquées début septembre par la corruption au sein de la police. Et la liste des scandales s'allonge de jour en jour dans un pays où la corruption engloutit 10 à 20% du budget national, soit l'équivalent de 2,25 à 4,5 milliards de dollars.

«*Il y a manifestement un effet d'entraînement*», résume l'économiste Pasuk Phongpaichit, auteur de nombreux ouvrages sur la corruption. «*Le consensus est total autour du lancement d'une croisade nationale contre la corruption, qui viserait à réformer la société dans son ensemble*», expliquent à leur tour les fondateurs du nouveau plan anti-corruption. Selon un récent sondage, les Thaïlandais placent la corruption dans le secteur public en troisième position sur la liste des problèmes les plus graves du pays, après

la crise économique et l'augmentation du coût de la vie, et juste avant la drogue.

Ce qui était acceptable il y a 30 ans ne l'est plus

D'où provient donc cette formidable soif de changement? Elle est le fruit d'une longue évolution, dont le point de départ se situe à la fin des années 70, quand l'armée a accepté de partager le pouvoir. Dès lors, on a assisté à l'apparition d'une société civile qui s'est imposée peu à peu sur la scène politique thaïlandaise en s'opposant ouvertement, pour la première fois en mai 1992, à une tentative de coup d'état militaire. Ce qui était encore acceptable il y a une trentaine d'années ne l'est plus aujourd'hui.

Quelques responsables politiques ont marqué cette évolution de leur empreinte. En novembre 1985, Chamlong Srimuang,



Des militants du parti démocrate thaïlandais brandissent une main propre pour protester contre la corruption.

© Sakchai Lait/AP/Bourmerang, Paris

un ancien commandant de l'armée menant une vie d'ascète, est devenu le maire de Bangkok le plus populaire de tous les temps. Quelques années plus tard, le lieutenant de police Prathin Santiprapop, surnommé «*l'incorruptible*», a dirigé sans faiblir une équipe chargée d'éradiquer le trafic illégal de bois, particulièrement juteux à l'échelle du pays.

Puis en 1997, deux événements ont précipité le cours de l'Histoire: la crise financière et l'adoption d'une nouvelle Constitution. «*Avec la crise, toute forme de tolérance à l'égard de la corruption est devenue inacceptable. Alors qu'on se résignait au manque à gagner que représentaient les pots de vin en temps de forte croissance, on s'accommode beaucoup moins facilement de ce fardeau en temps de crise*», commente l'économiste Pasuk Phongpaichit, membre du Centre de politique économique de l'Université Chulalongkorn à Bangkok.

La brutale dévaluation du baht de près de 40% en juillet 1997 a engendré un marasme économique qui a eu pour conséquence immédiate la mise au chômage de millions de salariés. Mais ce crack a également produit un effet salutaire. Il a ouvert la voie à une série de réformes et de restructurations, notamment du système financier opaque qui favorisait la corruption.

A cette époque, on comprend que reprise économique ne peut rimer qu'avec réformes politiques. La Thaïlande

accélère la rédaction d'une nouvelle Constitution, la seizième de son histoire. Elle crée de nouveaux organismes de contrôle, comme la Cour constitutionnelle, la Commission nationale de lutte contre la corruption (NCCC), la Commission nationale électorale et la Commission nationale des droits de l'homme. Dans la foulée, le Parlement adopte une loi qui donne le droit à tous les citoyens d'accéder aux documents administratifs.

Il est encore trop tôt pour crier victoire

«*La nouvelle Constitution fournit le cadre légal qui permet la mise en examen de responsables et de hauts fonctionnaires, suite à des plaintes de citoyens ou d'organisations*», explique Pasuk Phongpaichit. La NCCC est habilitée à poursuivre et à sanctionner députés, sénateurs et ministres et dispose de plusieurs armes juridiques. Les plus redoutées sont la déclaration de patrimoine, qui a déjà fait tomber plusieurs têtes, et la loi dite «des 50 000 signatures», qui peut contraindre les autorités à ouvrir une enquête sur une personnalité soupçonnée de corruption. Reste que ces dispositions ne sont pas toutes faciles à utiliser. «*Une personne qui voudrait lancer une pétition pour mettre quelqu'un sur la sellette doit d'abord se présenter devant le Sénat puis apporter la preuve de l'authenticité des 50 000 signatures nécessaires*», ce qui lui complique trop la tâche, estime Deunden Nikomborirak, chercheuse à la

Fondation thaïlandaise de recherche et de développement.

En réalité, il est encore trop tôt pour crier victoire. La corruption reste ancrée dans les mœurs. Aucun pan de la société n'y échappe: ni les médecins, ni les professeurs, ni même les bonzes. Ces derniers ont même été impliqués dans de nombreux scandales récents, bien que la loi ne permette toujours pas contrôler le patrimoine des pagodes. «*Il est très difficile de faire admettre aux gens que ce qu'ils ont fait toute leur vie est illégal et peut les conduire devant les tribunaux*», explique le chef de cabinet du Premier ministre, Abhisit Vejjajiva. *Il faut carrément changer de culture politique. Cela ne va pas être facile.*» De nombreux aspects de la culture et de l'échelle des valeurs thaïlandaises tendent à encourager la corruption, comme le respect de la hiérarchie, l'aversion pour la confrontation, la conviction que richesse et position influente vont de pair.

Et l'ampleur de la tâche peut paraître décourageante. «*On a encore fait très peu*», déplore Krirkiat Phipatseritham, un ancien recteur de l'Université Thammasat, membre de la NCCC. Avant de lancer des chiffres comme des bombes: 70% des ministres, 60% des députés, 30 à 40% des sénateurs seraient impliqués dans des «affaires». «*Il faudrait que nous gardions un œil sur quelque 5 000 personnes, poursuit-il. Nous avons hérité de 3 300 dossiers, dont 700 ont jusqu'ici été traités.*»

Le mont du Temple ou le Haram: aux sources des passions

Dans un angle de la vieille ville de Jérusalem, 4 000 ans d'Histoire ont accumulé sur un minuscule périmètre une charge religieuse, symbolique et mythique sans égale au monde.

RENÉ LEFORT

DIRECTEUR DU COURRIER DE L'UNESCO*.

S'

il y a au moins un point sur lequel Israéliens et Palestiniens s'accordent, c'est que la pierre d'achoppement de leurs dernières négociations de Camp David a été le futur statut de Jérusalem, et avant tout celui d'un minuscule périmètre, puisqu'il s'étend sur moins de 15 hectares. Mais existe-t-il un autre lieu au monde sanctifié par plusieurs religions, et aussi sacré, sacralisé et sublimé?

Ce quasi-rectangle d'environ 300 mètres sur un peu moins de 500 mètres, taillé dans le rocher au nord et bâti à l'est et à l'ouest pour compenser la pente naturelle du terrain, forme le coin sud-est de la vieille ville de Jérusalem, dont il occupe le cinquième environ.

Une plate-forme comme suspendue dans les airs

Le mont du Temple des juifs, ou le Haram al-sharif des musulmans (le «noble Sanctuaire», en arabe), est une plate-forme comme suspendue dans les airs: elle surplombe, du haut de ses murailles qui peuvent atteindre 40 mètres de haut, toute la vieille ville et rayonne bien au-delà. Ce qu'elle donne d'abord à voir au visiteur, dévot, pèlerin ou touriste qui s'en approche, ce sont ces immenses murs en blocs de pierre taillée longs parfois de 10 mètres. Ils ont été bâtis du temps d'Hérode le Grand, reconnu par les Romains

* Sauf mention particulière, cet article est entièrement tiré des travaux d'Oleg Grabar, professeur émérite à l'Institut for Advanced Study de Princeton (Etats-Unis), spécialiste d'art islamique, et d'Ernest-Marie Laperrousaz, professeur honoraire à la Section des sciences religieuses de l'École pratique des hautes études de Paris, et auteur, en particulier, de *Les Temples de Jérusalem*, éd. Paris-Méditerranée, 1999.



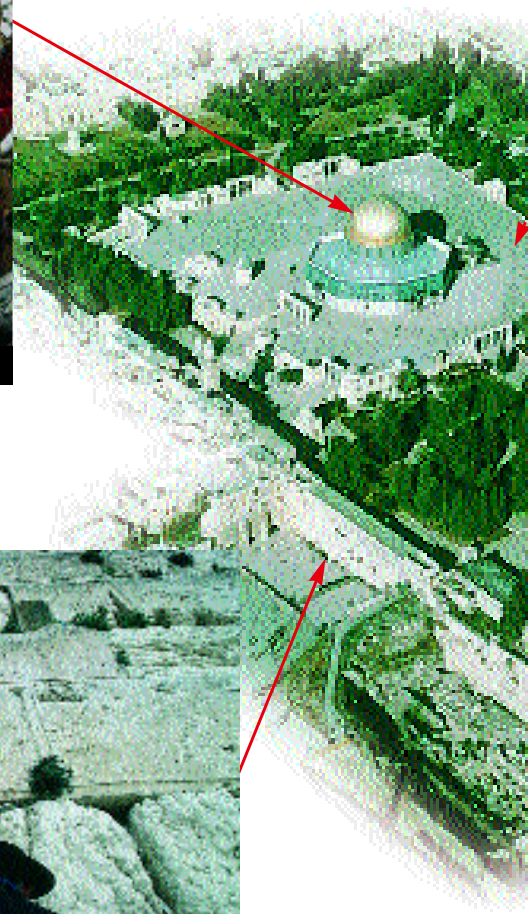
© Geostudio/Photo, Paris

L'intérieur du Dôme du Rocher.



© Peter Marlow/Magnum, Paris

Le Kotel, ou mur occidental ou mur des Lamentations.



comme roi des juifs, qui fit reconstruire à leur sommet le Temple juif, entre 19 avant J.C. et, pour l'essentiel, 9 après J.C.

On en possède des descriptions écrites assez précises. Toutes soulignent sa grandeur et sa magnificence: 50 mètres dans sa longueur, autant dans sa plus grande largeur et sa hauteur, sur une esplanade bordée de centaines de colonnes de marbre blanc, dont la hauteur pouvait dépasser 30 mètres. De gigantesques portes et escaliers menaient à l'esplanade elle-même. Mais après son incendie par les légions de Titus en 70 après J.C., qu'en reste-t-il aujourd'hui, non pas dans les croyances religieuses, les mythes, voire

les idéologies, tous plus forts et puissants les uns que les autres, mais dans les pierres? Du Temple lui-même, aucune trace matérielle à ce jour; de l'enceinte hérodiennne, quelques grandes portes d'accès et la majeure partie des murailles.

Un morceau d'entre elles, à l'ouest, fut appelé le mur des Lamentations par les chrétiens au Moyen Age: les juifs venaient y prier et pleurer leurs malheurs. Ceux-ci le dénomment simplement le «mur occidental» (le Kotel). Ils le considèrent depuis quelques siècles comme leur lieu le plus sacré, d'autant que certains d'entre eux affirment qu'il a été construit sur les soubassements de la muraille qui ceinturait le

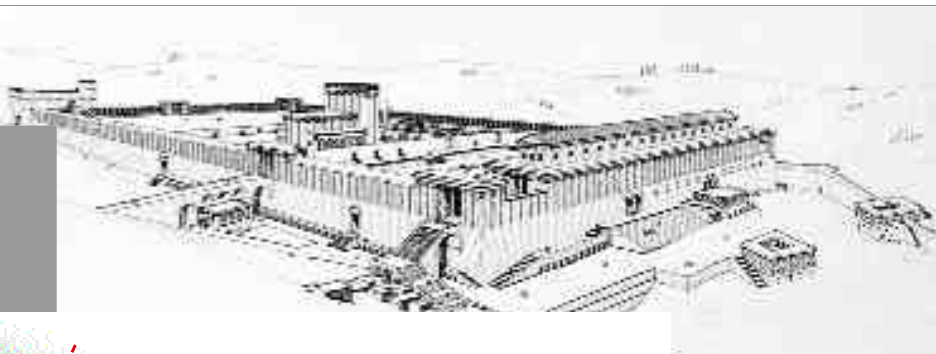
premier Temple juif. Les archéologues, pour leur part, estiment plutôt que ne subsisteraient des restes de cette première muraille que dans l'actuel mur oriental.

«Je pense donc à construire un temple au Nom de Yahvé mon Dieu, selon ce que Yahvé a dit à mon père David: «Ton fils que je mettrai à ta place sur ton trône, c'est lui qui construira le Temple pour mon nom». Salomon, fils du roi David qui a réuni les 12 tribus israélites dans un royaume dont il a fait de Jérusalem la capitale, a acheté une colline qui s'appelait alors le mont Moriah. Voilà plus de 3 000 ans, c'est là qu'il fit construire le premier Temple juif, de 960 à 953 avant J.C. Qu'importent ses dimensions modestes: environ 30 mètres de long sur 10 de large et 15 de haut, selon les sources littéraires. Car ce qu'elles soulignent, c'est la splendeur de sa décoration intérieure qui mêle l'or, l'argent, le bronze et le cèdre du Liban. Et surtout, qu'en son cœur reposait l'Arche d'alliance, dans l'ombre du Saint des Saints dont la seule ouverture est une porte qu'à partir du sixième siècle avant J.C. seul le grand prêtre peut franchir. C'était le lieu de résidence de l'Éternel.

Une alliance éternelle mais conditionnelle

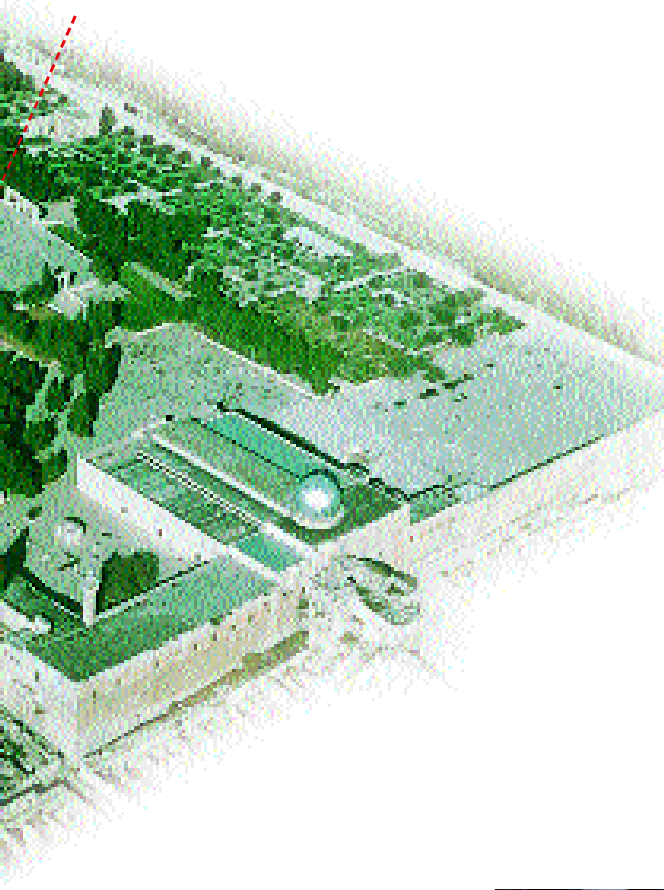
Elle enfermait les deux tablettes de pierre – les Tables de la Loi – que Moïse avait reçues de Dieu sur le mont Sinäi. Celles-ci scellent l'Alliance entre un «peuple élu» et un Dieu unique aux Israélites, qu'ils proclameront ensuite le Dieu unique pour l'humanité entière: le monothéisme était né. Cette Alliance est un contrat. Dieu ordonne à ses fidèles: «Tu n'auras pas d'autres dieux en face de moi» et «tu ne feras pas d'idole», et énonce les grandes règles morales et liturgiques. S'ils respectent Sa Loi, ses fidèles non seulement deviennent «une grande nation», vivant dans le bonheur et la prospérité, mais reçoivent aussi de Lui une terre. Comme l'Alliance est éternelle, ils en sont aussi éternellement propriétaires. S'ils respectent les obligations divines, ils y résident. Sinon, Dieu qui donne la terre peut aussi la reprendre et abandonner son peuple à l'exil et aux malheurs qu'il entraîne. Cependant, le retour, un jour ou l'autre, est promis: «Si vous observez Mes commandements... je vous ramènerai dans le lieu que J'ai choisi pour y faire résider mon nom».

Exils. Exil en Assyrie des Israélites du royaume du nord (Samarie), sept siècles avant notre ère; exil en Babylonie des juifs de Judée, après la destruction du premier Temple par Nabuchodonosor en 587 avant J.C.; exil encore, pendant

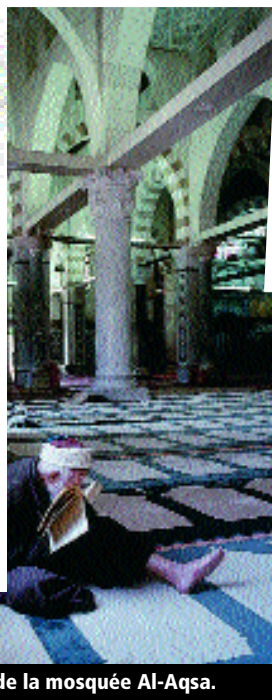


© D.R.

Maëliën Leen Ritmeyer, 1977.



Vue aérienne du mont du Temple/Haram depuis le sud-ouest.



© Abbas/Magnum, Paris

L'intérieur de la mosquée Al-Aqsa.

près de deux millénaires, après la destruction du deuxième Temple par Rome en l'an 70. Exils pendant lesquels les juifs religieux, trois fois par jour, 365 jours par an, implorent Dieu de ré-instituer le Temple, donc de restaurer l'Alliance entre Lui-Même, eux-mêmes et leur terre, au centre de laquelle s'élève le mont du Temple. «*Si je t'oublie, Jérusalem, que ma droite m'oublie; que ma langue s'attache à mon palais si je ne me souviens toujours de toi*», promet-on lors de tout mariage juif.

Où se trouvait exactement ce premier Temple? Sa localisation sur le mont Moriah est peu ou prou cernée, affirment les historiens et les archéologues. Quant à son autel des Holocaustes, il était probablement sur le point le plus haut de ce mont, selon les règles qui prévalaient à l'époque pour choisir où ériger un sanctuaire. Il y a là un rocher. La Tora – les cinq premiers livres de la Bible – situe sur ce même rocher le lieu où Abraham avait prouvé, 1 000 ans avant qu'elle soit écrite, qu'il vénérât Dieu au point d'être prêt à lui sacrifier son fils Isaac. La première alliance fut conclue.

Abraham, dénommé Ibrahim dans le Coran, est traditionnellement l'ancêtre commun des juifs et des Arabes. Plus de deux millénaires après, c'est de ce même rocher que, selon la tradition musulmane,

le prophète Mahomet, arrivant de La Mecque après un voyage céleste, monta au Ciel. Les fidèles y distinguent l'empreinte vénérée du pied du prophète...

En 638, le calife Omar conquiert Jérusalem. L'esplanade que les Arabes découvrent est un terrain vague parsemé de ruines, sans aucune fonction religieuse depuis des siècles, comme pour symboliser la «dé-judéisation» de Jérusalem. Il

Abraham, dénommé Ibrahim dans le Coran, est traditionnellement l'ancêtre commun des juifs et des Arabes

aurait même, dit-on, servi de dépotoir après avoir probablement accueilli, selon des sources écrites, un temple romain.

Des récits ultérieurs décrivent comment le calife Omar fait dégager cette esplanade et le rocher lui-même. Et, dès lors, l'époque étant plus récente et les vestiges plus nombreux, les hypothèses s'effacent devant les certitudes. Des tra-

vaux de construction et de ce qu'on appellerait aujourd'hui de réhabilitation sont entrepris pour faire de l'esplanade un espace religieux et social au service de la nouvelle communauté musulmane. Ils s'étendront sur des siècles.

La troisième ville sainte de l'islam

Les murailles méridionales et orientales commencent à être en partie rebâties. Les deux plates-formes créées alors sur l'esplanade existent toujours. C'est probablement sur la plus méridionale des deux qu'est bâtie une première mosquée – en fait un simple abri qui protégeait les croyants du soleil –, celle qui sera baptisée la mosquée Al-Aqsa, («la plus éloignée», en arabe). Sur l'autre plate-forme, plus élevée, surgit un peu plus tard, à la charnière des septième et huitième siècles, le Dôme du Rocher. Depuis lors, sa coupole cylindrique, qui coiffe un bâtiment octogonal que Soliman le Magnifique fera couvrir plus tard de ses tuiles colorées qui existent toujours, surmontera non seulement le Haram mais pratiquement tout Jérusalem et ses environs. Puis la mosquée Al-Aqsa est reconstruite à plusieurs reprises.

Les Croisés (1099-1187) s'approprient tout l'espace de l'esplanade mais ne le

LA VIEILLE VILLE DE JÉRUSALEM ET L'UNESCO

Depuis 1967, l'UNESCO est régulièrement saisie, principalement par les pays arabes, de «la sauvegarde du patrimoine culturel de Jérusalem-Est», qui inclut la vieille ville et donc le mont du Temple/Haram. Ils insistent pour demander «qu'aucune mesure et qu'aucun acte de nature à modifier le caractère religieux, culturel, historique et démographique de la ville, ou l'équilibre de l'ensemble du site, ne soient accomplis» (résolution de la dernière Conférence générale de l'UNESCO à l'automne 1999).

Cette saisine s'appuie principalement sur le fait que les Nations unies considèrent Jérusalem-Est comme une «ville occupée». La démarche de ses promoteurs est basée principalement sur la Convention de La Haye sur la protection des biens culturels en cas de conflits armés (UNESCO, 1954) et sur la Convention du patrimoine mondial culturel et naturel (UNESCO, 1972): Jérusalem est inscrite sur la Liste du patrimoine mondial depuis 1981 et sur la Liste des sites en péril depuis 1982. La convention du patrimoine fait obligation à l'Etat responsable du site de veiller notamment au respect de son intégrité et de son authenticité.

Les préoccupations des pays arabes se focalisent sur les aménagements entrepris par les autorités israéliennes dans la vieille ville, sur ses changements démographiques, et surtout sur les fouilles archéologiques. «Dans l'affrontement au Proche-Orient, chacun affirme sa légitimité en creusant le sol. Des strates symboliques et archéologiques marquent l'antériorité de l'un par rapport à l'autre», écrivait récemment Jacques Tarnero, du Centre interdisciplinaire de recherche sur les juifs et les diasporas (Paris). En particulier, les Israéliens voudraient que des travaux archéologiques

puissent contribuer à reconstituer l'histoire de leurs lieux sacrés. Ils ne peuvent, en principe, les entreprendre, notamment parce que la recommandation de New Delhi (UNESCO, 1956) interdit ce type d'activité à une puissance occupante. Les autorités islamiques, pour leur part, vivent dans la hantise que des fouilles ne sapent l'esplanade jusqu'à provoquer l'effondrement des mosquées.

Les autorités israéliennes rejettent tous ces griefs. Elles estiment qu'elles ne relèvent pas de la protection du patrimoine mais principalement de considérations politiques. En outre, selon leur ambassadeur actuel, dans le processus de négociation engagé, «toute mesure prise... par un organisme extérieur, à plus forte raison une organisation internationale comme l'UNESCO, suscite un malaise et constitue une ingérence inopportune».

Les décisions des organes souverains de l'UNESCO sur cette question s'appuient sur des missions d'experts. La prochaine, à mener par le professeur Oleg Grabar, attend le feu vert des autorités israéliennes. ■

modifient pas durablement: quand Saladin leur reprend Jérusalem, il fait effacer les traces de leur présence et remettre les bâtiments en leur état antérieur. C'est sa dynastie –les Ayyubides – puis surtout les Mamelouks qui, du XIII^e au début du XVI^e siècle, font du Haram ce qu'il est aujourd'hui. En particulier, ils y multiplient d'autres lieux de prières et des bâtisses telles que les écoles religieuses (les madrasas), les bibliothèques, les maisons de retraite ou les hôtels pour pèlerins. Sur le Haram cohabitent désormais des édifices strictement religieux et des édifices sociaux, qui débordent d'ailleurs des murailles.

Le Coran ne contient pas de référence indubitable à un lieu saint à Jérusalem. Certes, c'est vers elle que devaient au début se tourner les croyants pour prier. Mais, très tôt, cette mosquée que le Coran qualifie de «la plus éloignée», où il dit que le prophète fut transporté à l'issue de son voyage céleste depuis La Mecque, fut associée à l'espace pieu qui s'érigait à Jérusalem. Puis, probablement dès le huitième siècle, les deux épisodes du voyage et de l'Ascension de Mahomet confluèrent. Un lien émotionnel, intellectuel, religieux, voire identitaire, d'une force inouïe, était dès lors noué entre Al-Qods, «la Sainte», le nom arabe de Jérusalem, et les musulmans: elle devient la troisième ville sainte de l'islam, après La Mecque et Médine en Arabie Saoudite. Ce lien était d'autant plus fort que s'y rendre était un pèlerinage très prisé. Enfin, selon certaines traditions musulmanes, la Kaaba, l'édifice qui s'élève au centre de la mosquée de La Mecque et qui abrite la Pierre Noire, attribuée à Ibrahim, serait transportée à la fin des temps près du Dôme du Rocher. C'est là aussi que la communauté des fidèles musulmans subirait le Jugement dernier.

Constructions et destructions

Le Haram ou mont du Temple a connu, pendant près de trois millénaires, un cycle ininterrompu de constructions et de destructions, de reconstructions et de réhabilitations: aux mêmes emplacements, les mêmes pierres ont peut-être été utilisées pour bâtir des édifices consacrés à des divinités païennes et au Dieu unique des trois religions monothéistes. Pendant des siècles, tous les pouvoirs, parce qu'ils étaient indissociablement temporel et spirituel, effaçaient l'empreinte de leurs prédécesseurs qu'ils avaient soumis pour donner à voir de façon monumentale, à leur tour, leur souveraineté sur cette esplanade dominant tout Jérusalem.

Certes, cette Jérusalem autour de

laquelle se cristallisait l'identité des juifs en exil était-elle une Jérusalem céleste. «*Quelque part entre ciel et terre, et souvent plus au ciel que sur terre, Sion (une colline voisine du mont du Temple, NDLR) faisait signe et donnait sens au présent*»¹ de ces exilés. A partir de la fin du XIX^e siècle, le mouvement sioniste, pourtant composé en grande majorité de laïcs, «*investira les mythes anciens de sens modernes*» et «*rependra à son compte la sacralité de cette terre*»². Jérusalem terrestre et Jérusalem céleste, terre promise et terre nationale se confondaient. En 1980, le Parlement israélien décida que «*Jérusalem entière et réunifiée est la capitale d'Israël*». Parallèlement, s'affirmait un nationalisme palestinien qui, en partie en réaction à cette décision, fit un objectif majeur de la

Peut-on imaginer un partage de cet empilement, de cet enchevêtrement de strates et de structures, chargés de tant de forces?

proclamation de Jérusalem comme capitale de son futur Etat, tandis que l'Oumma, la communauté des musulmans du monde entier, revendiquait avec force l'inaliénabilité du Haram.

Le mont du Temple/Haram est aujourd'hui deux fois sacré pour les religieux, deux fois sacralisé par bien des laïcs, et, parfois, instrumentalisé au service de deux nationalismes. Peut-on alors imaginer une issue où l'un gagnerait tout et l'autre accepterait de tout perdre? Peut-on imaginer un partage de cet empilement, de cet enchevêtrement de strates et de structures, chargés de tant de forces? Shimon Peres, le ministre israélien des Affaires étrangères qui fut l'un des artisans des accords d'Oslo, aime à répéter que si les conflits politiques peuvent se régler par des compromis, les conflits religieux ne peuvent être surmontés que par la coexistence. ■

1. Jean-Christophe Attias et Esther Benbassa, «Israël, la terre et le sacré», dans Notre Histoire, novembre-décembre 2000.
2. Idem.

REPÈRES HISTORIQUES

- vers 2000 avant J.C.: selon la Bible, Abraham part sur ordre de Dieu vers la Terre promise qu'il lui a désignée, et qui s'étend entre la mer Morte et la Méditerranée; toujours selon la même source, c'est sur le rocher qui culmine au sommet de ce qu'on appellera ensuite le mont du Temple ou le Haram qu'Abraham est prêt à sacrifier à Dieu son fils Isaac.
- vers 1200 avant J.C.: Moïse reçoit de Dieu les Tables de la Loi sur le mont Sinaï.
- vers 953 avant J.C.: achèvement du premier Temple par le roi Salomon.
- vers 587 avant J.C.: destruction du premier Temple par Nabuchodonosor.
- 515 avant J.C.: achèvement du second Temple.
- de 19 avant J.C. à 64 après J.C.: reconstruction du second Temple sous Hérode le Grand; le chantier est si important que certains considèrent qu'il a en réalité produit un troisième Temple.
- 70: destruction du second Temple.
- 132-134: hypothèse de la construction des rudiments d'un nouveau Temple, qui aurait donc été de facto le quatrième.
- 632: mort du prophète Mahomet; selon la tradition musulmane, c'est depuis le rocher de l'esplanade qu'il monta au Ciel, après un voyage mystique depuis La Mecque.
- 638: le calife Omar prend Jérusalem et fait construire une première mosquée.
- 691-92: construction du Dôme du Rocher.
- 1099-1187: les Croisés occupent Jérusalem.
- 1187-début du xvii^e siècle: la dynastie des Ayyubides, et surtout les Mamelouks (à partir de 1250) donnent à l'esplanade des Mosquées son visage actuel, et en particulier à la mosquée Al-Aqsa.
- 1917: début du mandat britannique sur Jérusalem.
- 1948: à l'issue de la première guerre israélo-arabe, Jérusalem-Ouest est annexée par Israël et Jérusalem-Est, qui abrite la vieille ville, passe sous administration jordanienne.
- 1967: Israël s'empare de Jérusalem-Est.
- Selon les croyances juives, la construction de troisième Temple sera l'œuvre du Messie dont les Juifs attendent l'avènement. ■

Faut-il confier notre mémoire aux ordinateurs?

A mesure que la puissance des machines augmente, la culture générale et l'imagination humaines paraissent s'appauvrir. Si cette équation se confirme, que deviendrons-nous demain, à l'ère de l'intelligence artificielle?

IVAN BRISCOE

JOURNALISTE AU COURRIER DE L'UNESCO.

Plus la mémoire numérique augmente, plus la taille des ordinateurs diminue. Cette loi d'airain de l'informatique n'est pas près de trouver ses limites. Les spécialistes l'affirment: nous sommes au seuil d'une nouvelle ère, celle des nanotechnologies. Tous les savoirs du monde tiendront bientôt sur des supports réduits à la dimension de l'atome. Dans les laboratoires d'IBM, des ingénieurs préparent déjà des ordinateurs au format d'un téléphone portable, capables de stocker et d'afficher instantanément 11 millions d'ouvrages de 400 pages, soit l'équivalent du contenu de la Bibliothèque nationale de France.

L'omniscience portative nous prépare-t-elle un avenir radieux? Pas si sûr. Certains s'inquiètent déjà de ses conséquences sur le cerveau humain.

«*Les ordinateurs nous détournent d'une réflexion sur les valeurs fondamentales. Pire, ils nous détournent de la réflexion elle-même*», estime Stephen Bertman, professeur de langues à l'Université de Windsor, au Canada, et auteur d'un ouvrage récemment paru sous le titre *Cultural Amnesia*. Selon lui, la passion de nos sociétés pour les appareils rapides et la connexion instantanée réduit nos facultés de mémorisation.

Selon de nombreuses études, nos connaissances historiques, littéraires, géographiques et même notre mémoire des événements récents seraient en régression rapide. Aux Etats-Unis, 60% des adultes ne savent plus quel président a ordonné le largage de la première bombe atomique, tandis qu'au Royaume-Uni, 77% des jeunes restent perplexes lorsqu'on leur parle de la Grande Charte (*Magna Carta*). On nous promet l'avènement de la nanobibliothèque, mais lequel de ses utilisateurs se souviendra encore d'un seul quatrain?

A ce jour, rien ne permet d'établir une relation directe entre le développement des technologies de l'information et les lacunes béantes de notre culture générale.

Toutefois, de nombreux théoriciens, dans des domaines différents, redoutent que la question ne devienne d'une actualité brûlante. «*Le support externe de la mémoire a une incidence directe sur celle-ci*», résume Jean-Gabriel Ganascia, cogniticien qui enseigne à l'Université Paris VI. *Il accroît nos capacités physiques et réduit, en même temps, nos facultés individuelles. La question ne date pas d'aujourd'hui. Platon, dans le Phèdre, estimait déjà que l'écriture est à la fois un bien et un mal pour la mémoire.*»

Selon de nombreuses études, nos connaissances historiques, littéraires, géographiques et même notre mémoire des événements récents seraient en régression rapide

Bonne ou mauvaise, l'écriture a été, dans l'évolution de la mémoire humaine, un outil primordial. L'histoire de l'humanité ne repose-t-elle pas sur la recherche inlassable de nouveaux supports matériels de la mémoire, qu'il s'agisse des murs de grottes, des manuscrits, de l'imprimé ou enfin des ordinateurs? Chacune de ces innovations a permis aux hommes de «stocker» de la mémoire, ainsi que le souligne Merlin Donald, neuropsychologue canadien. Dans les sociétés sans écriture, le savoir dépend de la transmission orale, pratique propice à la poésie épique mais toujours menacée par les failles d'un intellect sur-

mené. Grâce à l'écrit, les connaissances s'émancipent de leur prison physique, le cerveau. Conservées sur le papier, elles peuvent être reprises et remaniées pour donner les codes complexes qui fondent nos sociétés modernes. Merlin Donald cite, entre autres exemples, «*un manuel d'entretien d'un moteur de fusée, les équations démontrant le théorème de Pythagore, un guide sur la fiscalité des entreprises ou encore le livret et la partition d'Eugène Onéguine*».

Avec l'invention de l'imprimerie voilà plus de cinq siècles et l'apparition de l'informatique après la Seconde Guerre mondiale, le processus s'accélère de façon vertigineuse. Une simple équation résume ce changement de rythme: appelée loi de Moore, du nom de son inventeur, Gordon Moore, cofondateur d'Intel, elle stipule que la puissance des ordinateurs (c'est-à-dire leur mémoire et leur rapidité) double tous les deux ans. Cette évolution ne s'est pas démentie depuis 40 ans.

Si elle se poursuit jusqu'en 2020, conformément aux prévisions, un micro-ordinateur aura la même capacité de traitement de l'information qu'un cerveau humain. En intégrant les possibilités de la nanotechnologie, de l'optique et du calcul quantique, nos ordinateurs seront alors capables d'exploits sidérants. «*Vers 2099, pour un investissement de 10 centimes, on disposera d'une puissance de calcul un milliard de fois supérieure à celle de tous les êtres humains de la planète*», annonce avec désinvolture Ray Kurzweil, grand ponte américain de l'intelligence artificielle, dans son ouvrage intitulé *The Age of Spiritual Machines*.

Même si cet optimisme mérite d'être pondéré, le problème demeure: face à des ordinateurs si rapides, si puissants et si bon marché, à quoi servira le cerveau humain? Voici trois ans, l'ordinateur Deep Blue d'IBM a battu en six parties Garry Kasparov, le plus grand joueur



© Adam Naciri/AP/Boomerang, Paris

Le champion d'échecs Garry Kasparov face à Deep Blue, un ordinateur qui peut «réfléchir» à 200 millions de combinaisons par seconde.

d'échecs vivant. Si les capacités du cerveau humain se réduisaient aux facultés nécessaires pour jouer aux échecs, ne faudrait-il pas se résigner à se soumettre à la sagesse du microprocesseur?

Les relations entre l'intellect et la machine sont en pleine reconfiguration, affirment les spécialistes de la cognition. Ils ne jurent plus que par «*l'intelligence artificielle distribuée*», un terme qui désigne tous les systèmes où des individus et des ordinateurs mènent à bien une tâche commune, qu'il s'agisse de guider un avion jusqu'à bon port ou de rechercher le cours d'une action. Aujourd'hui, Internet, qui réunit des individus en un puissant «cerveau collectif», incarne le triomphe de cette notion. Norman Johnson, qui travaille au Symbiotic Intelligence Project du Los Alamos Laboratory, au Nouveau-Mexique, l'affirme: la puissance collective résultant d'un tel système peut résoudre des problèmes dépassant largement les capacités d'un individu.

Conséquences de ces innovations, la mémorisation des faits ou des chiffres n'est plus à l'honneur dans les cursus scolaires. Depuis deux ans, la Corée du Sud, Singapour et Hong-Kong, grands adeptes du «par cœur», envisagent de supprimer des pans entiers de l'enseignement traditionnel. Les spécialistes de la pédagogie estiment

que les élèves doivent apprendre à s'adapter, à manier des symboles abstraits, à réagir face à des situations nouvelles. Bref, ils doivent se préparer à la nouvelle économie, et à son outil-roi: l'ordinateur.

«*Il va falloir acquérir de nouvelles compétences*», souligne Merlin Donald. *Nous étions habitués à organiser quantité de données dans nos têtes, nous allons maintenant devoir apprendre à gérer des outils de stockage.*»

Des enfants incapables de concevoir leurs propres idées

La «*présence individuelle*», comme la nomme Merlin Donald, perdra du terrain au profit d'une forme de vie intellectuelle que certains dénoncent avec virulence. Début 2000, l'ONG Alliance for Childhood est entrée dans le débat en publiant un rapport intitulé *Fool's Gold* (L'Or des fous), où elle déplore les effets abrutissants de l'informatique à l'école, en particulier dans le primaire: «*Un régime intensif d'images informatiques et de jouets programmés dessèche la pensée imaginative. Les enseignants s'alarment: les enfants se révèlent incapables de concevoir des idées et des images qui leur soient propres.*»

Faut-il croire au pouvoir libérateur des machines, vouées à élever nos esprits? Ray Kurzweil a beau envisager de

connecter nos cerveaux à des ordinateurs surpuissants afin de mener une vie intellectuelle et sensuelle plus riche, il reste permis d'en douter. La mémoire humaine ne se résume pas au traitement de l'information, rappelle Jean-Gabriel Ganascia. Elle met en jeu au moins cinq systèmes différents, fondés sur la conscience de soi et constituant un réseau de souvenirs d'une richesse inaccessible aux ordinateurs. Si nous stockions tout notre savoir sur des appareils que nous utiliserions ensuite pour apprendre, travailler ou nous divertir, que deviendraient ces systèmes? Quelles répercussions ce choix aurait-il sur notre imagination, notre intelligence, notre faculté de compréhension, qui dépendent toutes d'une mémoire efficace? La réponse est simple: pour le moment, nous n'en savons rien.

Arrêtons-nous sur une image. Non pas sur celle de Hal, l'ordinateur malveillant de *2001, l'odyssée de l'espace*, mais plutôt sur celle d'un homme ou d'une femme privé de mémoire. On réalise alors que comme le suggère Stephen Bertman, l'information électronique illimitée peut être la pire ennemie du savoir humain: «*Il ne suffit pas d'avoir en mémoire son adresse, sa date de naissance et le prénom de sa femme. Il en faut un peu plus que cela pour créer une véritable identité humaine.*»



Lucy (à g.) avec son compagnon. Cette reconstitution virtuelle de l'une de nos plus vieilles ancêtres bipèdes (*A. afarensis*, - 3 000 000 d'années) a été obtenue à partir des restes de son squelette, intacts à 40 %.

© J.Beckett/C. Chesak/The American Museum of Natural History, Library Services, Image #52762

Ian Tattersall

Dans le labyrinthe de l'évolution humaine

Le «chasseur» de fossiles humains Ian Tattersall traque les idées reçues concernant notre arbre généalogique. Et fait resurgir des ténèbres une foule d'ancêtres inconnus, d'espèces humaines disparues.

J'ai appris, comme tout le monde, que l'évolution de l'espèce humaine était un processus linéaire. Ce long perfectionnement a été couronné par l'apparition de notre espèce, Homo sapiens. C'est du moins la théorie traditionnelle défendue par les paléo-anthropologues, ces «chasseurs» de fossiles humains qui tentent de reconstituer notre passé. Mais les spécialistes sont de plus en plus divisés et vous êtes considéré comme le chef de file d'une nouvelle école. Pourquoi?

On pense que l'évolution humaine serait une progression linéaire d'un être primitif vers un être parfait. C'est faux. Je suis venu à la paléo-anthropologie après avoir étudié les lémuriens (primates proches du singe) de Madagascar. Sur cette île qui abrite une faune d'une extraordinaire variété, on ne peut que s'interroger sur les raisons d'une telle diversité. En revanche, on ne se pose pas cette question en paléo-anthropologie car il n'existe actuellement qu'une seule espèce humaine. D'une certaine façon, nous trouvons normal et naturel d'être

seuls au monde. Toutefois, quand on a étudié les fossiles humains, on se rend compte que cette situation est tout à fait inédite: c'est peut-être la première fois dans l'Histoire qu'il n'existe qu'une seule espèce humaine au monde.

La compétition entre plusieurs espèces humaines remonte à quelque cinq millions d'années et a pris fin avec l'apparition de l'être humain actuel. Voilà deux millions d'années, par exemple, au moins quatre espèces humaines différentes se côtoyaient au sein d'un même milieu. S'ignoraient-elles les unes les autres? Entrenaient-elles des relations pacifiques? Nous n'en savons rien.

Quoi qu'il en soit, nous sommes le seul rameau survivant du buisson foisonnant formé par ces expériences de l'évolution. Nous n'occupons en aucun cas le sommet d'une échelle que nos ancêtres auraient laborieusement gravi.

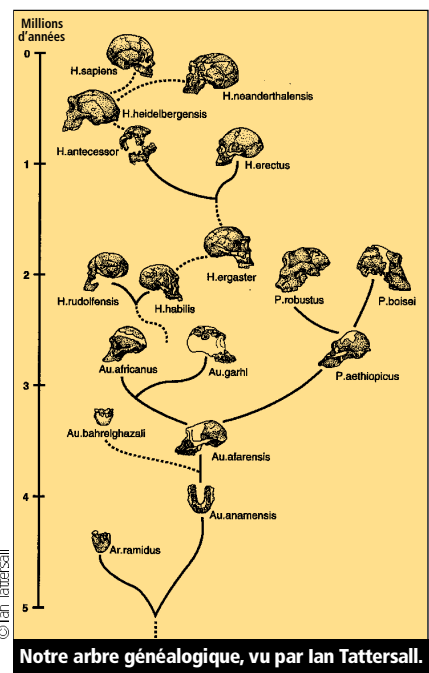
En quoi votre théorie de l'évolution humaine diffère-t-elle des conceptions darwiniennes traditionnelles?

Selon Darwin, vous avez des myriades d'organismes qui, avec le temps, évoluent et donnent naissance à de nouvelles espèces. C'est la sélection naturelle qui opère les réglages de précision: les individus les mieux adaptés à leur milieu se reproduisent en transmettant leurs «bons» caractères, de telle façon que chaque génération s'améliore par rapport à la précédente.

Nous avons donc tendance à concevoir l'évolution en termes de caractères plutôt qu'en termes d'espèces. On parle ainsi du passage à la station verticale ou de l'évolution de la main, en oubliant souvent que les jambes et les mains ne

sont qu'une partie d'un tout. En vérité, la sélection naturelle est un mécanisme aveugle qui conserve ou élimine des organismes entiers. Chaque organisme individuel est un système d'une complexité ahurissante: il réussit ou échoue en tant que somme de ses parties et non à cause d'une caractéristique particulière.

On peut dire la même chose d'une population ou d'une espèce. Dans un monde aux ressources limitées, les espèces se font forcément concurrence. De plus, les écosystèmes qu'elles contribuent à former ont une dangereuse tendance à changer brutalement. Si une couche de glace vient recouvrir votre habitat, le fait que vous soyez parfaitement adapté aux



Notre arbre généalogique, vu par Ian Tattersall.



«Tous les ossements, humains ou non, témoignent de la diversité du monde»

champs et aux forêts qui s'étendent sous la glace n'a plus guère d'intérêt.

Enfin, selon les conceptions darwiniennes, la lente accumulation de variations d'une génération à l'autre débouche sur l'apparition d'une nouvelle espèce [lorsque les individus d'un même groupe ne peuvent plus se reproduire entre eux]. Toutefois, une population peut subir dans le temps des transformations morphologiques sans pour autant donner naissance à une nouvelle espèce. En fait, des changements génétiques significatifs ne peuvent s'installer qu'au sein d'une population restreinte [car plus la population est nombreuse, plus ces changements ont du mal à se répandre].

A partir des fossiles, on recense en général six ou sept espèces humaines. Or, vous soutenez que leur nombre s'élève à 17 ou plus...

C'est simple, les paléo-anthropologues n'ont pas accordé assez d'attention à la morphologie en comparant différents restes fossiles. Ils ont tendance à ignorer les différences de forme entre les crânes, par exemple, les mâchoires ou les colonnes vertébrales. Ils semblent penser que lorsqu'ils ont calculé l'âge du fossile et la taille de son cerveau, ils peuvent classer l'individu dans une espèce. Bien sûr, le volume cérébral des hominidés a augmenté au fil du temps. Mais cette «tendance» a conduit les chercheurs à oublier la diversité pour s'intéresser à la continuité, renforçant l'idée que l'histoire de l'évolution humaine est celle d'un progrès lent mais inéluctable d'un état primitif jusqu'à une certaine forme de perfection.

Il faut aussi signaler que de nombreux paléo-anthropologues commencent leur carrière par l'étude de l'anatomie humaine et ne savent pas à quoi ressemble le reste du monde vivant.

Depuis sept ans, vous parcourez le monde en compagnie d'un de vos collègues, Jeffrey Schwartz, pour étudier tous les fossiles humains importants découverts sur le globe. Pourquoi?

Nous avons commencé par nous pencher sur l'homme de Neandertal, repéré il y a 150 ans. Or, nous avons tout de suite remarqué des structures à l'in-

térieur de la cavité nasale, jusque-là passées inaperçues. En tirant d'autres informations nouvelles des fossiles, nous espérons nous faire une meilleure idée de la diversité des espèces humaines.

Personne n'a jamais pu étudier l'ensemble des fossiles découverts dans le monde. Comment avez-vous fait pour accéder aux collections?

C'est très difficile, en particulier pour les fossiles trouvés récemment. Les chercheurs qui les ont personnellement découverts ont du mal à supporter que

tirer de l'argent aux Occidentaux. Enfin, il arrive qu'il faille passer par un nombre impressionnant de commissions, bureaux et autres embûches administratives avant de parvenir à voir les ossements.

Votre bureau croule sous une pile de 2000 feuillets où vous décrivez ces fossiles et qui seront publiés en mars prochain avec des photos. Pourquoi vous paraît-il si important de décrire et d'analyser ces fossiles, alors que certains sont connus depuis plus d'un siècle?

Chacun décrit les fossiles à sa manière. C'est le gros problème. Mais les spécialistes prennent tous comme référence l'*Homo sapiens* et utilisent des termes qui ne conviennent pas nécessairement à d'autres types d'hominidés. Nous au contraire, nous mettons toutes les espèces sur le même plan, afin que ceux qui n'ont pas vu les fossiles puissent faire des comparaisons et aboutir à leurs propres conclusions.

L'étude des lémurien vous a sensibilisé à la diversité des fossiles humains. Mais pouvez-vous observer un crâne humain, celui d'un homme de Neandertal par exemple, avec le même détachement qu'un crâne de singe?

Je ne pense pas qu'il faille regarder les fossiles humains d'un œil différent. Tous les ossements, qu'ils soient humains ou non, témoignent d'espèces disparues et de la diversité du monde. Et quand on étudie des centaines d'ossements, on n'a pas le temps de méditer sur des questions existentielles.

N'est-ce pas votre point faible? Vous ne vous attachez qu'aux différences biologiques, sans tenir compte d'autres facteurs, comme la culture.

Je ne pense pas exclure quoi que ce soit. Mais il faut commencer par la morphologie si on ne veut pas faire fausse route pour le reste. Une fois qu'on dispose d'une grille systématique où situer les espèces, on peut réfléchir à d'autres éléments, comme les outils ou les types d'établissements.

Vous essayez de reconstituer une très longue histoire à partir de données bien maigres, un fragment de mâchoire ici, un morceau de crâne là. Cela ne vous paraît-il pas surréaliste? Il doit falloir être très sûr de soi pour en tirer de fermes conclusions...



On ne sait pas si le crâne du haut appartenait, comme celui du bas, à un homme de Neandertal ou à une autre

© Jeffrey H. Schwartz, Pittsburgh

quelqu'un d'autre puisse en dire quoi que ce soit. Par ailleurs, la plupart des ossements humains proviennent du Tiers-Monde, où l'on s'en sert parfois pour sou-

ancienneté reste très secondaire. Cette activité symbolique est apparue si soudainement, avec la peinture, la sculpture, la gravure, la notation musicale, les peintures corporelles, les rituels funéraires...

Vous soutenez que cette activité symbolique était pour l'essentiel l'apanage de l'Europe. Peut-être a-t-elle aussi eu cours en Afrique et en Asie sans que nous le sachions? On pourrait vous taxer d'eurocentrisme...

Très tôt en Afrique, des hommes ont semble-t-il transporté des matériaux rares sur de longues distances; on a également retrouvé les traces d'une activité d'extraction du silex et des perles en coquille d'œuf d'autruche, vieilles de 50 000 ans. Il se peut également que des Africains aient réussi à traverser l'océan jusqu'en Australie il y a 60 000 ans. Tout cela demandait sans doute un appareil cognitif équivalent à celui qui œuvrait à Lascaux. Mais nous n'en conservons que très peu de traces.

Je ne dis pas que ces activités ont débuté en Europe. Apparemment, les premiers hommes de Cro-Magnon étaient déjà dotés de ce genre d'aptitudes lorsqu'ils sont arrivés. Quant à savoir d'où ils venaient... Tout a peut-être commencé en Afrique mais les vestiges les plus riches se trouvent en Europe, d'où l'importance de ce continent pour les chercheurs. J'espère que nous en apprendrons plus sur le reste du monde à mesure que nous ferons de nouvelles découvertes.

Vous dites que les peintures de Lascaux reflètent une mythologie, une lecture de l'univers et de la place de l'humanité dans cet univers. Le besoin de comprendre ses origines est-il un trait typiquement humain?

Oh oui! Cette curiosité intense, cette nécessité de connaître le pourquoi, est profondément enracinée en nous. Au fond, le désir et la capacité de formuler ces questions font partie intégrante de la psyché humaine. Nous essayons de satisfaire cette curiosité lorsque nous étudions l'évolution de l'homme mais cela ne nous aide pas forcément à comprendre qui nous sommes aujourd'hui.

Certaines personnes pensent que la question fondamentale est de savoir si l'homme primitif était plus noble et plus heureux que l'homme civilisé. L'homme primitif a-t-il connu un état de grâce avant l'avènement de la civilisation?

[Eclat de rire] Tout d'abord, cet état de grâce est un concept que les hommes inventent en sachant qu'il n'existe pas. La plupart d'entre nous sommes en état de disgrâce et le serons toujours.

Ensuite, l'éthique est un produit

de l'esprit humain. La nature ne nous apprend rien sur la morale ou sur une hypothétique loi naturelle, car elle est indifférente à la souffrance ou à la réussite individuelle. Taxer cette indifférence d'amoralité relèverait d'une lecture anthropomorphique.



En haut, un crâne d'*Homo sapiens* trouvé en Afrique du Sud et vieux d'environ 100 000 ans. En bas, un crâne daté d'environ un million d'années et qui reste à classer.

© Jeffrey H. Schwartz, Pittsburgh

Selon vous, l'évolution de l'homme est au point mort. Nous n'avons pas vraiment changé depuis que nous avons acquis nos facultés cognitives et nous ne pouvons espérer de grandes innovations dans l'avenir. Qu'est-ce qui nous arrête?

Les innovations génétiques significatives se développent au sein de populations limitées en nombre. Or la population mondiale ne cesse de croître et les individus voyagent de plus en plus. Imaginer un groupe humain vivant isolé semble plus improbable que jamais. On peut concevoir des scénarios de science-fiction avec des colonies dans l'espace mais celles-ci ne survivraient que reliées à la Terre. On

peut aussi penser aux manipulations génétiques. Toutefois, seule la séquestration des individus «manipulés» permettrait de maintenir des génotypes produits artificiellement: je doute, j'espère qu'une pareille solution ne sera jamais tolérée. Dans le cas contraire, ces innovations génétiques resteraient confinées à une toute petite population «de laboratoire».

Ce n'est pas la peine d'espérer qu'un réglage supplémentaire dans notre évolution va résoudre nos problèmes. Il faut nous débrouiller avec nous-mêmes comme nous nous débrouillons avec le monde. Nous avons effectivement atteint notre apogée au sens où l'*Homo sapiens* est absolument unique en son genre. A chacun de voir s'il considère cette espèce comme supérieure. Mais à mon avis, si d'autres espèces pouvaient réfléchir à la question, elles ne verraient pas en nous le couronnement de l'évolution.

Aux Etats-Unis, la nation la plus riche et la plus industrialisée du monde, l'enseignement des théories évolutionnistes au lycée suscite un très vif débat. Le mouvement créationniste veut imposer l'apprentissage des textes bibliques. Ce mouvement a-t-il entravé votre travail? On trouve de nombreux sites sur Internet qui critiquent vos recherches et encouragent même les visiteurs à prier pour votre salut.

C'est consternant. Les Etats-Unis sont le seul pays où de telles choses se passent. Des protestants fondamentalistes semblent considérer que l'être humain a besoin de la parole divine pour se comporter correctement. Ils se sentent menacés, inquiets et cherchent un bouc émissaire.

Il m'arrive de recevoir des lettres de créationnistes soucieux de sauver mon âme et qui me conjurent de suivre «la vraie voie». Mais rien de plus grave.

Vous avez écrit que toute tentative visant à limiter le choix des femmes en matière de reproduction est «l'exemple même de la folie humaine», à une époque où l'accroissement de la population mondiale provoque des ravages écologiques. Pourquoi aller si loin?

Je ne fais que tirer les conclusions de ce que je vois en tant qu'être humain et non pas en tant que paléo-anthropologue. L'accroissement de la quantité de vie m'inquiète car il finira par avoir un effet désastreux sur la qualité de la vie. Il y a trois fois plus de gens dans le monde aujourd'hui qu'au jour de ma naissance. Ça ne peut pas continuer indéfiniment... ■

**PROPOS RECUEILLIS PAR
AMY OTCHET**

JOURNALISTE AU COURRIER DE L'UNESCO.

Dans le prochain numéro:



Toutes les voix d'un seul monde

**Le dossier du numéro
de janvier 2001:**

**De la faim
aux OGM:
des paysans
reprennent
l'initiative**

Dossier:

- Comment la mondialisation étouffe le développement rural
- Le quotidien d'un fellah égyptien
- Le mouvement des sans terre brésiliens:
plus qu'une réforme agraire, une construction sociale
- Les paysans chinois à l'épreuve de l'OMC et des impôts
- France: la nouvelle alliance agriculteurs-consommateurs
en Bretagne
- Inde: l'agriculture bio prend le relais de la révolution verte
- Pourquoi les paysans philippins refusent les OGM
- Les bio-villages indiens, un modèle de développement rural

Et dans les rubriques:

- Dans les méandres du fleuve Sénégal
- Le Bangladesh empoisonné à l'arsenic
- États-Unis: l'élection indirecte est-elle anti-démocratique?
- En ville et à la campagne, le quotidien de deux écoles russes
- Sur Internet, les réseaux racistes se font et se défont
- Yul Choi, le symbole de l'anti-nucléaire sud-coréen

Vous pouvez consulter l'intégralité du Courrier de l' UNESCO sur Internet à l'adresse suivante

@ www.unesco.org/courier

Publié en 27 langues